

EN FIERI

Horresco Referens

Table

Horresco referens	3
Sans se.....	3
Météo.....	3
Immigrés polimiques.....	3
Le journal et le quipou	5
Le foie et le cerveau	6
Nouvelle tête	7
La bourse et la vie	8
Smith, Dupont, Rossi et Tremblay	9
2000 - 1 = 1999	11
Walhalla	13
La vie est ailleurs.....	13
Chien violeur	15
Tu quoque Iketnuko	16
Pinochet.....	17
Quarantaine	18
Vieux couples.....	19
Connard-Bike and Friends	20
Mitose.....	21
Le déclencheur	23
L'exemple.....	25
Trois cent cinquante princes.....	27
Cherrier.....	28
Le cellulaire.....	29
TV et famille	30
Le caractère	31
Le temps	32
Yougoslavie.....	33
Council of Islamic Ideology	34
Krishna et Caraïbes.....	34
Briser les thermomètres.....	35
Glanées dans la rue.....	35

Beau couple et beau chien.....	37
Vers.....	37
La peine de mort.....	38
Indignation et merde.....	38
PAP.....	42
Force.....	44
Jeunesse.....	45
Armes à fous.....	46
Probabilités.....	46
Saleté.....	47
Épuisement professionnel	48
Porno.....	48
La jeune fille.....	49
Langue à papa.....	50
Retour.....	50
Maladie mentale	52
Nuremberg.....	53
Libérations syndicales	54
Les cadres d'Hydro-Québec se mordent la queue.....	54
Le plateau indépendant.....	57
Flat Tax chez les cow-boys	57
Un nouveau pingouin au biodôme	58
Voyous	58
Internet et la censure	59
Tuer un policier	60
Clinton, l'art abstrait et les motos	60
Lévesque, <i>Le Devoir</i> , le sabotage et le voleur de vestons.....	61
Le Québec aura sa bombe atomique	61
Les recteurs, les professeurs et les étudiants	62
Les financiers, les industriels et nous	62
Livres sur disque optique compact.....	62
L'estomac, le cerveau et la colère	63
Les professeurs de l'UQAM et les coupes des secrétaires.....	63
De presque rien à amiral quatre étoiles à tout à fait rien.....	63
Lagerfeld, les banques et le haut	64
Pourquoi Bell aime la campagne.....	64
Le sexuel	65

IK écrira contre cette coutume	66
Louis, « hyène » du Malawi et fier de l'être	66
Ci sono frasi che fanno male	66

Horresco referens

Sans se.

Je suis là avec quatre autres profs pour évaluer les slogans de la nouvelle campagne publicitaire proposés par une agence et qu'un blondinet, qui n'a pas inventé la pub, nous présente comme on présente les bienfaits d'une décoction à des enfants rétifs. Aucune pointe ne dépasse les bornes de la sphère gélatineuse censée renfermer le sens qui incitera les clients à « prendre position ». Il y en a un, en particulier, qui me donne les boules : « Il faut se poser des questions », pourquoi cette phrase me heurte-elle tellement ? À cause du « se » qui semble accuser indistinctement tout le monde et qui s'adapte si bien à une époque où il faut assumer ses responsabilités pour laisser que les hommes de pouvoir se déresponsabilisent. Je leur dis que je trouve bien plus intéressant : IL FAUT POSER DES QUESTIONS ! Trop politique qu'ils disent, ne sachant pas ce qu'ils disent.

Météo.

Je n'ai rien contre ceux qui passent leur temps à s'échanger des nombres, plus ou moins bien habillés de mots, sur la température, avec une méticulosité digne d'un laboratoire de physique des particules. Je trouve même amusant qu'en multipliant par le facteur *humidex*, en pondérant le facteur vent et en soustrayant l'index UV multiplié par le nombre d'hommes qu'on a eus une seule fois on puisse obtenir une température réelle de 43 degrés Celsius « qui est la température la plus élevée à Montréal, depuis qu'on prend des mesures officielles ». Ce que je n'aime pas dans cette histoire, c'est qu'on oublie son corps et on parle chiffres en répétant le baratin des crétines qui déblatèrent de météo à la télé. Je n'aime pas. Exactement comme je n'aime pas ceux qui parlent de Platon, de Goethe ou de Fichte, en répétant les formules des philosophes à la mode et en oubliant leurs préférences et les deux ou trois idées qu'un jour les ont touchés pas trop de biais. Et, surtout, en oubliant que quelque part, pas loin des yeux et des oreilles, protégé par des os et des poils, ils ont un cerveau

Immigrés polimiques

Je venais de lui parler de la manif en faveur des immigrés qui avait eu lieu à Milan le 29 janvier. Titre du *Corriere della sera*¹ : « Guérilla urbaine pour les immigrés : Milan 10 000 manifestants... vingt blessés ».

Elle s'enflamma :

C'est vraiment différent en Europe ! Ici il n'y a plus de conscience politique. Quand on a organisé la dernière manif pour les immigrants à Montréal, on était 100. Pour te donner une idée du niveau de politisation, il suffit de penser que, dans la réunion de préparation de la manif, un immigré chilien ne voulait absolument pas qu'on mélange le problème des immigrants « politi-ques » avec celui des « économiques ». Quelle merde ! Comme si ceux qui meurent de faim au Congo n'avaient pas le droit d'aller essayer de vivre dans un autre pays !

Qu'est-ce qu'un réfugié politique ? Quelqu'un qui, un jour, a fait un choix conscient de lutter contre les décisions, les lois, l'organisation politique de son pays et qui, pour ne pas écoper d'une peine de prison, être tué ou, tout bêtement, pour avoir une vie décente, cherche protection dans un pays plus libre. Comme le Québec. Dans un pays démocratique et libre où quiconque a un minimum de capacités et d'initiative peut non seulement ne pas subir l'arbitraire des puissants mais aussi espérer une vie meilleure pour lui et ses enfants.

Qu'est-ce qu'un immigré « économique » ? Quelqu'un qui, pour ne pas crever de faim, cherche du travail dans un pays plus riche. Comme le Québec. Dans un pays industrialisé et prospère où quiconque a un minimum de capacités et d'initiative peut non seulement ne pas subir l'arbitraire des puissants mais aussi espérer ouvrir une petite entreprise pour lui et pour ses enfants.

Le réfugié politique fuit par espoir et, s'il retourne un jour dans son pays, c'est sans doute pour être du bon côté. L'immigré économique, lui, fuit, guidé par un faux espoir et, sans aucun doute, il retournera en visite dans son pays où il sera encore du mauvais côté.

Comme elle, je m'enflammai et j'eus envie d'écrire au bureau d'immigration pour les enjoindre de donner le statut de réfugié politique au Chilien qui ne voulait pas des « économiques » et de l'obliger à vivre pendant trente ans dans les mêmes conditions que les Indiens les plus pauvres de la réserve de Sept-Îles. Il y a fort à parier qu'après deux jours il demanderait de retourner au Chili comme... réfugié économique.

Je m'enflammai et je lui dis qu'il fallait arrêter de lutter pour les « politiques » et commencer à lutter pour les « économiques », immigrés ou non. Que l'engagement politique n'est que lutte pour l'économie.

Elle s'embrasa :

¹ Le quotidien italien le plus diffusé.

Peut-être, mais attention, comment est-ce qu'on peut dire ça à quelqu'un qui a subi la torture ? Celui qui s'est fait battre par un bataillon au complet, électrocuter, brûler, celui qui s'est fait couper presque tous les doigts de la main, il te montrera celui qui lui reste et te dira de remballer ton Marx. Pour nous qui n'avons vécu ni la torture ni la nécessité, c'est facile de faire les aiguilleurs de causes... c'est facile de provoquer la polémique et puis ce n'est pas en provoquant qu'on améliore quoi que ce soit.

J'avais envie de charrier encore plus et d'avoir encore plus raison. De lui crier d'arrêter d'être raisonnable. De crier que... que... Mais les flammes cédaient à la braise, avant-garde des cendres. Je devins raisonnable.

Je me tus.

Le journal et le quipou

Rien dans les mains, rien dans les poches, mais un journal dans la tête. Je ne sais pas sur quoi je fonde ma certitude mais je suis sûr qu'aucun clochard ne lit *l'itinéraire*. Ceux qui le lisent sont les belles âmes qui souffrent à la vue de la souffrance des autres et dont l'obole au camelot n'est qu'une des nombreuses œuvres de charité qui jalonnent leur vie exemplaire. Seules de belles âmes peuvent résister plus de deux ou trois lignes au milieu de ce grouillis d'obséquiosités qui se croient critiques.

Quand on parlait de cinéma, un mien ami — qui fut — posait toujours la même question « Qui est le producteur ? » Parfois il m'agaçait : « Écoute, Dino, l'argent c'est pas tout, les réalisateurs ont quand même... » Je sais, je n'avais pas sa cohérence : je pouvais affirmer sans sourciller que même les idées sont des marchandises mais, quand il s'agissait d'une « œuvre d'art », les idées reçues sur la créativité et la génialité prenaient le dessus : « Oshima ne peut pas... tu penses que Scorsese... et Godard... »

Maintenant j'ai appris et je me pose la question du producteur non seulement quand je vois un film minimaliste, ou un enfant puant, mais aussi quand j'achète un journal ou que je me soulage. Prenez par exemple trois journaux « ben corrects », *Le Monde*, *Le Devoir* et *L'itinéraire*, et demandez-vous si vous n'avez pas toutes les clefs de lecture en connaissant les producteurs. Le producteur de *L'itinéraire*, par exemple, ne peut être que le gouvernement du Québec. Pas besoin de connaître les subventions directes ou indirectes, il suffit de regarder la pub, le style (plat comme une lauze²) et les idées (que dalle). Par exemple : « Les quartiers regorgent de personnes qui ont perdu confiance non seulement en elles-mêmes, mais envers le système ». Qui peut affirmer cela sans sauter de joie ? Seul un cadre dont la tâche (sans accent circonflexe) est de mettre en valeur le système. En voyant que les

² Ce qui nous renvoie à Lauzon, qui mérite un traitement spécial pour son grand cirque. Mais lui, surtout lui, devrait se demander si la cour gouvernementale n'a pas besoin de ses bouffonneries.

« quartiers regorgent de personnes qui ont perdu confiance dans le système », n'importe quel lecteur ayant un résidu de sens critique devrait s'enivrer. N'est-ce pas le premier pas pour reprendre confiance en soi et saper le système, que de perdre confiance en ce dernier ? Et ben ! pas pour un journal correct comme *L'Itinéraire*. *L'Itinéraire*, avec des articles truffés de citations de Bourdieu, veut que le système étatique montre qu'on peut lui faire confiance. Des naïfs ? Des tarés ? Non, des cadres anémiques. Des cadres avec « Beaucoup dans les mains, beaucoup dans les poches et seulement un journal dans la tête. »

Mais, comme dit un proverbe Inca « Mieux vaut une tête vide qu'une tête pleine de quipous.³ »

Le foie et le cerveau

Elle parlait des livres un peu trop ingénument. Pas de salut hors des pages imprimées, semblait-elle penser. Je lui assenai une de ces vérités qu'on devrait prendre à dose homéopathique pour ne pas se brûler le cerveau : « Il n'y a pas de différence entre un alcoolique et un mordu de la lecture. » Elle trouva cette vérité trop grande pour ses petites oreilles et me riposta du tac au tac : « Mais au moins ça ne te nique pas le foie. »

Je continuai sur le même ton : « Mais ça te baise le cerveau. » Elle aggrava son cas en ajoutant : « T'es toujours dans la provoc. » Je ne supporte pas ceux qui qualifient de provocation toute idée qui ne leur est jamais venue à l'esprit. Mais surtout me courent sur le haricot ceux qui coupent les mots comme du salami. « Coloc », « fac », « provoc » me donnent de l'aérocolie — surtout quand la coupure est faite après le c...

J'aime les livres. Je suis bibliophile, bibliophage, bibliomaniac, bibliodépendant, bibliographe, bibliographe et tous les biblio que vous voulez, même bibliocon. C'est pour cela que je me sens en droit de dire, à tous ceux qui veulent l'entendre, que la lecture est plus dangereuse que l'alcool : le cerveau contrairement au foie ne se régénère pas.

Les livres, ce sont des cerises fourrées à l'héroïne.

Vous en prenez une et ensuite une autre et puis une autre encore... et vous commencez à avoir mal au cerveau. Mais vous continuez. Impossible d'arrêter. Seulement deux ou trois encore. Vite, toujours plus vite. Ça y est. Vous y êtes. Dans un autre monde, dans votre monde : vous êtes fort, aimé, intelligent... vous êtes bien... vous êtes bien, même très bien si ce n'était de ce malaise devant

³ Pour les lecteurs ignorants de la culture des autres : Quipou - *Faisceau de cordelettes dont la réunion, les couleurs, les combinaisons et les nœuds constituaient un mode de transmission de l'information, chez les Incas du Pérou, qui ignoraient l'écriture*. Quelle chance !

l'action, de cette atonie douce et captivante qui commence à circuler dans vos veines. Si ce n'était de ce mal de lire.

Prochain stade : vos idées anorexiques ne s'alimentent plus dans le monde. Vous êtes un funambule somnambule qui a réponse à tout. Vous sautillez d'un concept à l'autre comme un singe bien dressé. Quand vous rencontrez une difficulté — pas de livre qui présente le prochain point d'appui ! — vous lévitez naïf et vaniteux et vous criez : « j'ai frappé un nœud ! ». Finalement quelque chose de dur. Après de longues journées de travail de la pensée, vous publiez un essai sur la maîtrise du nœud sans penser que pour Alexandre il aurait suffi d'un coup d'épée et pour votre fille d'un coup de langue.

Nouvelle tête

Pour oublier une boîte de phoque hypersalée que je venais d'avaler après une sortie infructueuse du côté de chez Swaq, je me mis à compulser le numéro spécial de *Scientific American* sur « Your Bionic Futur ». Vu que la présentation disait que « [...] *les articles de ce numéro font des extrapolations prudentes pour le futur* », en tombant sur l'article « Transplantation de la tête », je me dis que, comme d'habitude, le titre de l'article allait bien au delà des intentions de l'auteur⁴. Et bien, non.

Neurochirurgien qui a déjà transplanté la tête d'un petit singe sur le corps d'un autre, l'auteur de l'article, écrit, sans avoir l'air de trop remuer les sourcils, que « *l'opération sera plus facile sur des humains* ». Après des détails assez *hards* sur la manière d'opérer, il nous dit que le seul vrai problème est d'« *éviter que la tête rejette le nouveau corps, et vice versa* ». (Notez la grâce de ce « vice versa ».) Ayant la tête bien plantée sur les épaules, il nous donne aussi des détails fondamentaux de logistique « [...] *la salle d'opération devra être assez grande pour accueillir deux équipes* » parce que « *les opérations devront être faites en même temps sur les deux patients* ».

Ce qui est étonnant dans ce genre d'affaire c'est que ces messieurs qui nous proposent les choses les plus insensées dans leur domaine sont d'une prudence et d'un conformisme ultra plats quand il s'agit de regarder un peu plus loin que leur nez dans d'autres domaines. Par exemple, quelle platitude dans le choix des candidats qu'il nous propose : « *des gens paralysés du cou aux pieds* [...] » qui auront le corps de quelqu'un dont « *le cerveau a été déclaré cliniquement mort* ».

Voici des propositions un peu moins coincées. On pourrait imaginer des corpitaux, des bâtiments contrôlés par le ministère des Échanges Intercorporels où les têtes déposeraient leur corps pour une période de location et partiraient avec un autre corps. Il y aurait des cas rigolos (la vieille mémé qui prend le corps d'un jeune Apollon ou la femme qui sort et revient avec le corps de la belle-mère) ; de moins drôles (la femme battue qui prend le corps d'une armoire à glace et qui laisse son

⁴ Robert J. White, "Head Transplant", *Scientific American*, Vol. 10, N° 3.

corps au juge qui ne l'a pas crue) ; des cas qui feraient parler beaucoup les médias (le pédophile qui choisit le corps d'un enfant) ; des cas pour les psy (le narcissique qui s'en retourne avec son corps) ; des échanges inutiles (le délinquant qui prend la tête d'un policier) ; des cas pour *Cosmopolitan* (« je veux perdre vingt kilos » et elle revient avec des cuisses du diamètre d'une queue de billard)... De beaux cas direz-vous, mais comment changer d'idées ? Tout ce qui précède sous-entend que ce qu'on est, c'est dans la tête.

Oui. Je n'ai pas été assez imaginatif. Je me suis laissé entraîner par la fin de l'article : « *le cerveau humain est l'entrepôt physique de l'âme* ». Et si l'entrepôt était tout le corps ? Alors les échanges seraient encore plus intéressants malgré un danger réel de schizophrénie.

J'arrête d'écrire et je m'en vais au corpital prendre le corps d'une jeune pute en espérant que mon âme ne soit pas toute dans mes couilles.

La bourse et la vie

Cet été Pond Inlet a été envahi par les Montréalais. Au moins une dizaine, dont six chez moi ! Ça fait chic d'aller dans le Nunavut, surtout si on connaît de vrais Inuits et qu'on peut partager leur vie (ce qu'ils ne disent pas c'est qu'ils évitent ainsi de payer 100 \$ par nuit pour une chambre partagée et 30 \$ pour une assiette de *penne all'arrabbiata* que même mes chiens se refusent d'ingurgiter).

Le dernier a été Marc, le grand caquetteur :

- Sais-tu que Salomon Smith Barney a un site Internet où les enfants peuvent jouer en bourse avec de l'argent virtuel ? C'est pour les préparer à faire des affaires quand ils seront adultes, disent-ils.
- Non.
- Qu'en penses-tu ?
- Pas grand-chose.
- Moi, je trouve ça moche. Vraiment dégueulasse. Dès l'enfance leur parler d'économie ! Tu ne trouves pas que les enfants ont d'autres choses à apprendre ? D'autres choses à faire ?
- Oui. (Je suis hypocrite comme on peut l'être avec ceux qui sont jeunes et beaux.)
- Tu sais, j'ai envie d'écrire une lettre pour la page Idées du *Devoir* afin d'expliquer mon point de vue sur les enfants et l'argent.
- C'est bien.

Ce bouleversant échange intellectuel a continué pendant une bonne heure. En partant de ce « détail » j'ai eu droit à toute une interprétation du monde. Les détails sont tellement importants qu'il dit. Il connaît Benjamin. Au dep de lit comp à l'UdM⁵ on travaille beaucoup sur lui et aussi sur cet

⁵ Au Département de littérature comparée de l'Université de Montréal.

italien... avec ce nom qui ne semble pas italien... oui... tu dois connaître... Agembien... Non... Agamben.

Ne réussissant pas à m'endormir j'ai lu la page de *Voir* qu'il m'avait montrée et j'ai transcrit la considération d'une dénommée Hélène Cossette (qui, je crois, travaille pour des courtiers) :

« Nous avons bel et bien des programmes d'information et d'éducation mais ils visent les étudiants de niveau collégial et universitaire. Mais de là à approcher des enfants c'est une autre histoire. C'est une façon de faire qui pose certains problèmes éthiques. »

Branchez-vous mes chers amis bien-pensants ! Préférez-vous que les petits garçons jouent à la guerre et les petites filles avec des poupées ? Oh, non. Ça c'est fini. Les héros nous ont déjà causé assez de tragédies et les poupées ont déjà tellement limité l'évolution des jeunes filles. La guerre dans vos contrées est désormais une affaire de jeunes pas assez courageux pour vivre au chômage. Étant donné qu'on fait au maximum un enfant après trente ans, on a tout le temps pour apprendre à manipuler un petit morveux. Mais, entre nous, dites-moi, que voulez-vous qu'ils apprennent vos enfants ? À penser ? Pas besoin de votre aide.

Laissez ceux qui sont vraiment concernés par notre société — les courtiers par exemple — enseigner à vos enfants à faire ce qu'ils les appelleront à faire. « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Il faudrait donner le grand prix d'éthique à S. S. Barney pour son engagement social et le grand prix de l'enseignement pour l'à-propos de sa thématique. Madame Cossette avec son éthique me fait vraiment chier. Quoi de plus éthique que faire vivre les enfants avec ce qui compte le plus dans votre société.

C'est fini l'époque de « la bourse ou la vie » : à cette époque-là il fallait être forts, prêts à lutter, ne pas se faire prendre par trop de sentimentalisme (Robin des bois était un voleur violent comme tous les autres. Le fait de donner ses larcins aux pauvres — lire ses amis — qu'est-ce que ça changeait pour ceux qui étaient volés ?)

Nous sommes maintenant dans l'époque de « la bourse et la vie », une époque de transition. Une époque qui se cherche. Mais la recherche ne sera pas longue : lentement mais sûrement on s'en va vers « la bourse est la vie ». Retour à la case de départ.

Smith, Dupont, Rossi et Tremblay

« Le ministre des Affaires étrangères yougoslave Zividan Jovanovic a déclaré aux journalistes que les bombardements ont causé 100 milliards de dollars de dommages et a

demandé à l'OTAN de payer la facture. Des officiers européens ont estimé entre 30 et 50 milliards de dollars la réparation des dégâts. La mission yougoslave aux Nations Unies a admis ne pas avoir les preuves des coûts de la réparation⁶. »

C'est un maudit coup pour un vieux grincheux comme moi ! Un maudit coup qui sape la seule idée qui m'a soutenu dans les moments critiques depuis l'âge de raison : les perdants perdent toujours trois fois : la première quand ils *perdent*, la deuxième quand les gagnants racontent leur victoire et la troisième quand ils payent les frais de guerre.

Dans cette putain de guerre du Kosovo, l'OTAN a gagné la guerre et nous a raconté bien des histoires mais n'impose pas aux perdants de payer les frais. De plus, quand on lui demande de payer la facture, elle ne vire pas le monde à l'envers mais elle commence à marchander comme les cancre à l'université, les touristes marseillais à Marrakech ou les Béninois à Nouakchott. Combien de fois on nous a martelés avec l'histoire selon laquelle Hitler a pris le pouvoir parce que les Alliés avaient fait payer la facture aux Allemands ! L'histoire aurait suivi un chemin moins sinistre si, au contraire, les Alliés avaient défrayé les Boches !

Si.

Et si Jules César, au lieu de prendre des butins, avait fait payer aux Romains les réparations des huttes du Poitou ; si Gengis Khan, après avoir brûlé une ville, avait demandé aux Mongols d'en financer la reconstruction ; si Soliman avait remboursé les Vénitiens ; si les Allemands en 1870 avaient payé des pensions aux veuves françaises...

Et si ma grand-mère était un traîneau.

La guerre du Kosovo ouvre donc une nouvelle ère. Et pas une ère de guerres justes (quelle guerre n'est pas juste si on la regarde du bon côté !) mais une ère où les gagnants gagnent deux fois et perdent la troisième fois, la plus importante, sur le front de l'économie. Le monde vraiment à l'envers, c'est-à-dire à l'endroit. L'arrogance des « forts » qui s'agenouillent devant les grandes valeurs de l'humanité !

Vous faites une guerre au nom de la justice et pendant la guerre vous faites des dégâts ? Payez, et ainsi il n'y aura pas d'esprit revancharde parmi les perdants, ainsi ce qui reste de votre conscience sera luisant. Et les morts ? Pas de problème : on congèle le sperme et les œufs de toute la population et à la fin... une belle fécondation de masse. Les gagnantes seront fécondées avec le sperme des regrettés perdants. On implantera sur les conquérantes les œufs des défaites. Un juste métissage pour une politique juste. Il reste une certaine injustice envers les femmes mais, en attendant les hommes créateurs, il faut bien se contenter. On ne peut pas tout avoir !

⁶ Page 2 de la section 4 du *New York Times* du 3 octobre 1999.

Je ne sais pas si c'était le cognac ou les réflexions que je venais de faire mais je me sentais amoureux de la terre entière. De la neige émanait une chaleur animale. Les flammes de la bonté réchauffaient la terre. Je voyais des palmiers pousser dans l'île Bylot. Je me couchai heureux comme un phoque, heureux d'être heureux. Mais l'esprit de la nuit n'aime pas le bonheur trop candide et il commença à me harceler dès que les draps s'adoucirent à ma chaleur. Mon corps commença à se tordre comme un asticot sous l'influence de pensées-cauchemar.

L'OTAN devenait de plus en plus évanescence. Elle n'était qu'une main qui se muait en femme de ménage des États occidentaux avec la tête d'un rat et les bras d'un singe. Avec la vitesse de l'éclair elle vidait les caisses des États pour remplir les tiroirs des entreprises du monde entier. Guidé par une Brigitte Bardot à demi dévêtue et portant la barbe de Karl Marx, je lisais sous les ponts du Danube les noms des payeurs. Aucun grand « nom » : seulement des Smith, Rossi, Alvarez, Andrich, Tremblay... que des noms anonymes. « Toujours les mêmes qui payent » tournoyait dans ma tête sur l'air de *Toréador*. D'un coup je vois des clochards de San Francisco, des étudiants québécois, des femmes du Bronx, des enfants de Kinshasa, de jeunes paysans chinois qui, en guise de pylônes, soutiennent un pont très achalandé. Puis lentement ils perdent leurs contours comme dans un tableau impressionniste. Maintenant ce sont seulement des taches de couleurs qui se fondent lentement et se transforment en une gélatine jaunâtre. Le pont s'écroule, s'engélatine, s'enjaunit. Les voitures se transforment en gondoles remplies d'hommes aux yeux gras et au rire satisfait des bourgeois de Grosz. Avec leurs serres ils fouillent les poches des cadavres qui jonchent le fleuve. Trop kitsch ! Trop vrai ! Réveille-toi. Abandonne les songes maîtres de vérité. Reviens à l'illusion de la veille.

Mais avant de me réveiller complètement je pense aux 100 milliards (ou cinquante, peu importe) de dollars de frais de reconstruction et je vois les mafias de tous les pays — légales et illégales, serbes et croates, américaines et françaises — se partager le butin prélevé dans les poches des Smith, des Dupont, des Rossi, des Tremblay...

2000 - 1 = 1999

Puisque le calendrier chrétien commence avec l'année 1, le nouveau millénaire commence le premier janvier 2001 et non le premier janvier 2000.

Simple : 2000 - 1 = 1999 et 1999 a encore besoin de 1 pour faire deux fois mille ! Simple. Très simple ? Je pensais que oui et pourtant il semble que non. Pratiquement tous les gouvernements ont endossé la « thèse » populaire⁷ qui veut que le deuxième millénaire finisse le 31 décembre 1999. Même si les médias ont fait une grande publicité à l'événement, il serait injuste de les accuser de

⁷ Les uniques exceptions que je connaisse sont les deux seuls gouvernements « populaires » qui restent sur la planète : Cuba et la Chine

n'avoir rien fait pour montrer la vérité. Ils ont souvent donné la parole à des penseurs qui n'ont pas lésiné sur les efforts pour montrer la vraie manière de compter. Qu'il suffise de citer deux sommités : Stephen J. Gould et Umberto Eco qui, depuis au moins un an, ne cessent de râler à ce propos.

Rien à faire.

Commerçants et agences de tourisme n'ont pas su attendre. L'envie de soutirer de l'argent aux gouvernements et aux citoyens était trop forte. Il fallait y aller et y aller vite. On ne pouvait pas perdre une telle occasion ! Ceux qui préfèrent les explications sociologiques aux raisons économiques, parlent de la tendance à être présents ou, avec un néologisme qui donne des boutons, de « présentialisme ». Parmi les centaines de milliers de personnes qui « créent » les événements, quelques milliers mourront dans l'année 2000 ce qui les empêchera d'être présents lors du nouveau millénaire si le vieux finit en 2000. Et, passer à un nouveau millénaire n'est pas une occasion qui se présente tous les mois ! Merde aux maths, et pour ne pas risquer de rater la naissance du nouveau millénaire euthanasions le vieux et fêtons un an à l'avance !

Un coup terrible pour la science et la vérité. Elles ont été mises à genoux par de vulgaires intérêts économiques et par de vieux bidules psychologiques. La populace, qui n'a jamais su s'opposer à la barbarie, sait très bien s'opposer aux lumières ! Il suffit d'un peu de *panem et circenses* et voilà que la raison est embrigadée. Comme d'habitude, seule une infime minorité s'est opposée. Un de mes amis, par exemple, a préféré se coucher à sept heures du soir plutôt que d'être parmi ceux qui exploitent un faux événement pour s'agiter comme des singes en rut et qui tombent en pâmoison devant des feux d'artifices. Il m'a parlé avec un certain mépris de ceux qui ont besoin du changement de millénaire pour s'amuser : les adeptes du *semel in millennio licet insanire* comme il les définit avec sarcasme, lui qui proclame que *semel in secundo licet*.

Dieu sauve l'élite, les prétoriens de la culture et de l'intelligence !

Et pourtant, cette espèce d'élite, en cette fin de millénaire (comme presque toujours), a été bête par excès d'intelligence. Obtuse par une volonté d'appro-fondir là où il n'y a pas de profondeur. Inepte par une intelligence apeurée et sans curiosité. Comment ne pas savoir que les millénaires sont des inventions arbitraires et abstraites qui n'ont aucune vérité profonde ? Comment ne pas comprendre que ce qui compte ce n'est pas de savoir si le millénaire est terminé mais de sentir que 2000 est là. Ce qui n'est pas abstrait et n'est pas arbitraire ce sont le 2000 et le 1999 « physiques » : ceux qu'on écrit sur les en-têtes des lettres, ceux qu'on voit sur les calendriers, celui qui est si long à prononcer (mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf) par rapport à son successeur si court (deux mille). C'est cet énorme changement « physique » que les gens, les médias et les gouvernements fêtent ! Pour une fois qu'on est tous d'accord !

Toutes ces tentatives des élites de nier la « vérité » et l'importance du passage à l'an 2 000 m'obligent malheureusement à donner raison à Ikalkkata, mon épouse, qui n'a pas cessé de répéter « Plus on est intelligent et plus on est con ».

Walhalla

Pour trouver les géants parmi les compositeurs (...) oublie les vieilles catégories et honore l'évidence des oreilles [\[1\]](#).

En d'autres termes : « fie-toi à toi-même ». Combien de fois ils nous ont fait chier avec leurs stéréotypes et leurs canons ! Combien de gens ont étouffé leurs sentiments les plus profonds et ont boudé leur plaisir pour suivre les diktats d'une culture incapable de suivre les temps !

J'aime oublier les catégories (surtout les nouvelles !) et j'aime honorer les oreilles (comme toutes les autres parties du corps, même les moins honorables), mais je n'aime pas « l'évidence » dans des contextes où elle est opposée au travail de la culture, où elle est employée comme un mot magique pour flatter la vanité des paresseux. Ce mot qui dit : seul ce qui est net est vrai et sûr, le reste n'est que du n'importe quoi pissé par des intellectuels sans scrupules, je ne l'aime pas.

J'aime critiquer les intellectuels ; j'aime les mettre au pied du mur, mais je n'aime pas les discours démagogiques, réactionnaires et anti-intellectuels des pauvres d'esprits.

L'évidence des oreilles.

Les compositeurs ne sont pas des pinsons. Les sons qu'ils extraient des instruments ne sont pas naturels. La musique, contrairement au chant des merles, a une histoire façonnée aussi par les hommes. La musique, comme la littérature, ou tout autre produit de l'activité de l'esprit, n'est pas un champ où l'on glane des épis de plaisir quand ça nous chante. Les produits de l'esprit sont ce qu'il y a de plus difficile à saisir, ils sont évidents seulement après qu'on a pris l'habitude de les toucher. Ce sont des montagnes escarpées avec des avalanches toujours prêtes à ensevelir les villages des vacanciers, des amateurs de paix. Ils sont des montagnes qui demandent pattes de chèvre, tête d'aigle et ruse du serpent.

L'évidence des oreilles, sans le travail de la culture, n'est qu'animalité brute. Le travail de la culture, sans l'évidence des oreilles, n'est que cliquetis d'éclats de vitre sans éclat.

La vie est ailleurs

Ils vous attrapent et ils se dérobent au gré du hasard. Imprévisibles et coquins, ils défient toute loi. Ordre, harmonie, coordination ou organisation, ils ne connaissent pas. Vous les attendez dans un

roman et ils sautent dans votre assiette de couscous ; vous les subodorez entre les plis d'une jupe et ils vous clignent de l'œil de la blouse de votre boucher. Il s'agit — facile à comprendre — des plaisirs gratuits et pervers qui tonifient la vie et que même les plus résolus aumôniers de la noirceur ne peuvent point éradiquer.

Personnellement, je ne m'attends jamais à ce genre de plaisir en lisant *Le Devoir*. Je le lis car je dois. Mais l'autre jour, après quelques lignes d'un article de Louis Cornellier⁸, il y en a un qui a sauté dans ma tête et a commencé à me titiller le cerveau. C'est le plaisir profond qui m'envahit quand je m'aperçois qu'une personne voit un événement, une situation, une chose de manière exactement opposée à la mienne. C'est le plaisir qui naît de l'espoir de voir le monde de manière nouvelle, de finalement comprendre ce qui m'a toujours échappé. C'est le plaisir qui naît du contraste, de la lutte, de la différence, de la richesse de ce qui est hors de moi.

M. Cornellier croit qu'aimer les perdants est « un sentiment assez hors saison en notre époque » et moi je crois exactement le contraire. Je pense, je sens, je crois, que c'est un sentiment très de saison. Qu'il s'agit du sentiment qui caractérise notre époque. J'ai la sensation que jamais les perdants n'ont été autant au « centre », que jamais on n'a eu aussi peur des gagnants, dans n'importe quel domaine, à n'importe quel propos. Jamais si peur des forts.

L'attitude des gagnants l'« horripile parce que s'en dégage une vision du monde qui aplatit la complexité de la vie et contribue de la sorte à entretenir l'aliénation », et il cite comme exemple le metteur en scène du *Titanic* qui s'écrie aux Oscars : « *I am the king of the world* ». Pourquoi, lui qui est contre les esprits simplistes, ne s'interroge-t-il pas sur le dualisme *perdants/gagnants* qui entraînerait pour les premiers une grande humanité et pour les seconds platitude irréfléchie ? Il y a des gagnants dont l'attitude dégage tout autre chose que des « visions du monde » aplatissantes, tout comme il y a des perdants qui dégagent une banalisation de la vie « de sorte à entretenir l'aliénation ». Il y a des perdants, écrasés par l'injustice, qui n'ont plus la force de réagir. Il y a des gagnants qui donnent un coup de main à la justice et des coups de pied aux abus. Il y a de tout, chez les uns comme chez les autres. Le « *I am the king of the world* » au lieu de lui donner mal au cœur aurait dû l'aider à réfléchir sur ce que sont les rois ou le monde devenus !

Le monde doit être invivable pour ce fiancé des perdants car, avec un aplomb digne d'un gagnant, il nous assène une phrase qui devrait lui valoir un sacerdoce immédiat : « La vie dont je parle est ailleurs ». N'avez-vous pas la sensation d'entendre le Christ ? Qui, soit dit en passant, a été un sacré gagnant. Que le fils de Dieu puisse nous faire avaler la pilule, ça va encore, mais que quelqu'un qui est « né pour un petit pain » prétende nous faire gober de tels enseignements, c'est trop. C'est trop. Notez avec quelle poésie, quel sens de la complexité, quelle ironie, quelle classe un gagnant de la

⁸ « L'éloge des perdants », *Le Devoir*, 2 septembre 1998.

littérature nous parle de la vie et d'ailleurs : « Tu l'as dit Mamie, la vie il n'y a pas d'avenir là-dedans, il faut investir ailleurs. »⁹ Nul moralisme moisi ici, nul sentiment de posséder La Vérité. La parole simple d'un vainqueur qui renvoie à la complexité de la réalité contre la complexité du discours qui simplifie la réalité. Un simple gagnant (Ducharme) et, on l'espère pour lui, un grand perdant (Cornellier).

M. Cornellier nous dit aussi que la poésie a quitté les gagnants. Une vraie garce cette poésie : elle excite les sentiments, elle fait entrevoir le sublime, elle nous invente des possibilités insoupçonnées et puis elle nous quitte pour se réfugier parmi les perdants. Sacrée poésie ! On aurait dû s'en douter quand on l'a vue quitter Virgile, Goethe, Valéry, et tant d'autres gagnants. À moins que la poésie dont il parle ne soit la sauce hollywoodienne et le misérabilisme qui nous suffoquent. Ça doit être ça.

Et pourtant, non. Ce n'est pas ça. Après nous avoir parlé de poésie, il écrit « Il n'entre nul misérabilisme dans cette vision du monde (...) les perdants doivent cultiver l'éthique et l'esthétique de la lutte ». Notez, en passant, l'objectivité de cette « vision du monde » qui est la sienne. Pourquoi devraient-ils cultiver cela ? Pour en parler ? pour en jouir ? pour l'observer ? pour donner des leçons ? Ça ne vaut pas la peine. On peut cultiver l'éthique et l'esthétique de bien d'autres choses. Pourquoi donc ? Mais pour... gagner.

Il ne manquait que le recours à la dialectique, fort utile quand on veut montrer que la réalité est plus complexe que ce que l'on imagine. Pas de panique, elle arrive : « La dialectique y trouve un point d'aboutissement : ni des perdants ni des gagnants, voilà la devise des justes... ». Voilà une devise pour une humanité en purée, pour des gens qui n'ont pas de dents — dans les idées.

Le juste, celui qui se révolte contre la pauvreté¹⁰ sur cette terre, n'a peut-être pas le droit d'être équitable. Il n'a peut-être pas le droit d'être sans dents, d'être juste. Il n'a peut-être pas le droit d'être perdant. Il doit peut-être gagner : il doit faire ce qu'il doit.

Chien violeur

J'écoutais distraitemment la télé en mettant un peu d'ordre dans le bureau de ma compagne qui, depuis qu'elle turbinait pour la police, n'avait plus de grandes envies d'ordre. Une présentatrice qui — il faut bien le dire ! — avait du chien, chassait de gueule dans la campagne avec une meute de techniciens. Ils

⁹ Réjean Ducharme, *Va savoir*. Gallimard 1995.

¹⁰ La pauvreté selon Saint Luc, la vraie, (heureux vous qui êtes pauvres...) et non selon Saint Mathieu (heureux les pauvres en esprit...).

arrivèrent enfin à un chenil *lager*, plus ou moins caché près de Sainte Quelquechose.

Rien de bien excitant pour un non-animaliste de mon espèce. Mais un cri sourd, qui venait du ventre de la préhistoire, fit tomber *Tough Jews*¹¹ de mes mains. « Chien violeur », qu'elle avait crié. Ma fantaisie débridée m'accoutra d'une brigandine et me voilà lancé vers l'écran pour transpercer ce vil technicien qui souillait ma dulcinée aux cheveux d'or. Quelle déception quand je vis qu'il s'agissait bel et bien d'un chien. Un chien en chair et, surtout, en os.

Cool, man ! Non, ce n'était pas un chien qui tentait de violer notre fée du micro, mais un chien qui, depuis des années, violait des chiennes de façon systématique. Mes souvenirs se mirent alors au timon de mes pensées. Je vis un paisible troupeau de vaches du pays basque. Je vis une vache sauter sur une autre et mimer les mouvements d'un taureau. J'en vis une autre encore essayer de sauter un berger qui, avec son *makila*¹², lui en donna pour sa faim.

Des vaches violeuses ? Comme chantait Brassens : « ya plus de moralité publique ». Elles avaient devant elles des collines verdoyantes, un ciel infini, des étoiles étincelantes et l'océan, le vaste océan qui console les labeurs... Elles avaient des yeux si doux, si paisibles... Elles avaient tout ce qu'il fallait... à des vaches. Mais, surtout, elles n'avaient pas les justifications de ce chien qui passait sa chienne de vie dans une chienne de cage pas plus longue qu'une chienne de verge.

Des animaux violeurs ? Je n'avais jamais imaginé des gens fichus de ficher des catégories morales sur des animaux. Et pourtant j'aurais dû m'en douter, moi qui ai tant aimé Brigitte Bardot.

Tu quoque Iketnuko

Moi aussi je veux dire quelques mots sur l'affaire Clinton. Il n'est pas vrai que tout a été dit.

On a dit qu'il fallait qu'il s'en aille à cause de son comportement un peu trop entreprenant avec mademoiselle Lewinsky (les vieux bigots) ou à cause des mensonges qu'il a racontés aux juges (les formalistes).

On a dit que l'on ne juge pas la valeur d'un président sur ses frasques et que la vie privée de Clinton concerne seulement sa femme et sa fille (les adeptes de la séparation du privé et du public).

On a dit que *I'm sorry* n'était pas suffisant et que le répéter ne faisait qu'empirer la situation (les nostalgiques d'une époque d'hommes forts).

¹¹ Paul Breines, *Tough Jews*, Basic Books 1990. Un des innombrables livres de ma compagne sur les juifs.

¹² Une canne qui accompagne les bergers basques depuis leur enfance.

On a dit qu'il est attaqué parce qu'il est le président des noirs (les adeptes de la rectitude politique).

On a dit qu'il faut le défendre contre le moralisme de droite (les sollersiens de l'autre côté de l'Atlantique).

On a dit que la responsabilité publique était jadis une conséquence d'une force éthique démontrée dans les difficultés de la vie privée (les affriolés de l'antiquité¹³).

On a dit que c'est un pourri au gouvernail d'un pays pourri (les jeunes anarchistes).

On a dit que c'est un sale égoïste qui pense seulement à son plaisir et oublie celui de Monica (les féministes enragées).

On n'a pas dit qu'il a créé le plus grand bouleversement culturel des deux derniers siècles en montrant que la langue d'une midinette en dit bien plus long que celle d'un représentant du peuple.

Pinochet

Je haïssais bien des gens à cette époque-là : les fascistes, les démocrates, les révisionnistes, les prêtres, les petits bourgeois, les fils à papa... tous ceux qui n'étaient pas de ma coterie. Mais il s'agissait d'une haine abstraite, une haine « verbale » qui s'accrochait difficilement à un individu particulier. Il lui arrivait, il est vrai, de se coller au visage inexpressif d'un policier, mais ça ne durait jamais longtemps. Jamais plus que l'espace d'une œillade méprisante.

C'était en 1974. Au cinéma de la fac, je crois. Les fascistes tabassaient les étudiants aux longs cheveux sales pendant que les policiers regardaient, satisfaits. D'un trait, comme un seul homme, la salle explose : « Pinochet assassin ! ».

Finalement. Après vingt-cinq ans, quelqu'un a eu le courage de l'arrêter. Finalement. Au fond, il suffit de l'attendre, la justice. Quand il n'y a plus d'autres issues, elle arrive. Quand l'injustice a épuisé ses munitions et a besoin de passer le témoin pour reprendre son souffle, elle arrive.

En retard, mais elle est arrivée. Elle est arrivée quand personne ne l'attendait. Une vraie surprise. Mais, si l'on y pense bien, comment ne pas l'attendre ? Même si le chandail de la justice

¹³ Énée sacrifia Didon à la raison d'État mais n'avait-il pas, lui aussi, Clintoné ? *Regnorum immemores turpique cupidine captos* (Oublieux de leur règne et pris par une immonde débauche).

n'est pas tricoté très serré, il aurait été impossible que de tels crimes contre l'humanité passent à travers ses mailles. Pinochet n'est quand même pas un vulgaire voleur de livres !

Fiat Iustitia. Et Iustitia fuit.

Quelle justice ? Celle des nouveaux maîtres qui chantent des hymnes tantôt à l'économie tantôt à l'éthique ? Celle du pouvoir qui, après avoir terrassé le communisme, assèche tous les recoins de la planète pour que rien d'anormal ne pousse ? Celle qui, aidée par sainte Morale et saint Argent, insinue qu'il n'y a pas d'autres choix ? La justice de ceux qui ont enfanté, nourri et béni Pinochet ? De ceux qui l'ont laissé tomber quand il ne servait plus ?

Ou bien. La justice de ceux qui découvrent l'horreur toujours après, toujours trop tard — quand la vengeance délicieuse et exquise est désormais rongée par le cancer de la mesquinerie. Ou bien celle des poules du régime qui caquettent en pondant des idées rondelettes¹⁴.

À la nôtre, une justice partielle et maligne, suffirait qu'Augusto Pinochet aille habiter dans *una pieza en una población popular* de Santiago, avec un énorme portrait d'Allende au-dessus du lit.

Quarantaine

Décider qui licencier en considérant seulement les coûts et les pertes est un droit des entreprises. La Cour suprême californienne approuvait ainsi la décision d'un juge qui avait donné raison à une entreprise contre un employé de 49 ans licencié et remplacé par un plus jeune moins bien payé.

« La défaite des gens de quarante ans est dévastatrice » a clamé l'avocat de l'employé.

Dans une période où l'État, les écoles, les hôpitaux et *tutti quanti* coupent, rationalisent, rétablissent, luttent contre les déficits comme jadis on luttait contre démons et sorcières, a-t-on le droit de s'étonner qu'une entreprise « fasse ce qu'elle doit » ? N'est-il pas excessivement niais de croire qu'une Cour suprême ne défende pas les intérêts de la nation, surtout quand ces intérêts sont ceux de l'économie ?

Et puis, dévastatrice pour qui ? Pour les gens de quarante ans ? Pour la société ?

Dire qu'il y eut une époque où l'on ne hachait pas encore la vie en décennies pour donner à chaque tranche des caractéristiques uniques ; où les classes n'étaient pas reliées à l'âge ; où, quand on

¹⁴ Elles pourraient, dans la même foulée, selon les tendances du marché de la pensée, crier contre IKEA ou les financiers juifs, mais il est certain que des idées impolies ne traverseront jamais le côlon de leur cerveau.

parlait de dévastation, on faisait plutôt référence aux *noirs*, aux *ouvriers*, aux *femmes* et — pourquoi pas ? — aux *pauvres*.

Mais, surtout, que les blancs californiens en quarantaine se démerdent ! Tout comme leurs camarades québécois, français, allemands, *etc.*

Vieux couples

— Comme ces vieux couples qui n'ont plus rien à se dire, lui dit-elle, suite à sa défense un peu trop acharnée des bienfaits du silence.

Quoi de plus triste qu'un « vieux » couple n'échangeant que quelques mots tout au long du repas ? Quoi de plus déprimant que ce silence, frère de l'ennui et fils de l'habitude, qui jaunit la peau et ternit le regard; ce silence qui vieillit et qui use bien plus que les années qui passent. Ils n'ont plus rien à se dire parce qu'il n'y a plus rien d'intéressant à découvrir : on connaît ses humeurs les plus malsaines, ses désirs les plus enfantins, ses cachettes les plus secrètes, ses boutades les plus faciles, ses regards les plus tristes...

On connaît ? Non. On croit connaître. En fait c'est simplement parce qu'on ne s'aime plus; parce que le désir — moteur immobile de la connaissance — a cédé sa place à l'habitude. N'avoir plus rien à se dire, c'est la mort certaine de l'amour, la mort souhaitable du couple et celle, probable, de l'âme. « N'avoir plus rien à se dire » pourrait être la marque de commerce des amours mortes qui pourrissent leurs vieilles enveloppes.

Quoi de plus gai qu'un « vieux » couple n'échangeant que quelques mots pendant le repas ? Quoi de plus exaltant que ce silence, frère de l'attention et fils de la pensée, qui cuivre la peau et illumine le regard; ce silence qui fortifie et qui assagit bien plus que les années qui passent. Ils découvrent le monde même à travers les humeurs les plus malsaines, les désirs les plus enfantins, les cachettes les plus secrètes, les boutades les plus faciles, les regards les plus tristes...

Ils découvrent ? Oui. Parce qu'ils n'ont plus besoin des mots qui rassurent et qui cachent; parce que du bruit des mots ils connaissent le danger. Mais surtout parce qu'ils ouvrent des sentiers toujours neufs, avec leurs idées machettes, sans faire peur aux enfants qui jouent dans l'étroite cour de la vie.

Connard-Bike and Friends

— Bien fait pour toi, cycliste de mes deux.

— Vieux connard !

Je marchais sur la rue Duluth, tête baissée, foulée olympique, pestant contre les sociologues. L'agressivité accumulée durant la discussion sur *Le passé d'une illusion*¹⁵ tendait ma peau comme les tétins d'un caribou ayant perdu son petit. Un Sacrement ! glissé entre les dents et un grinçage d'aluminium m'arrêtèrent : une jeune fille qui, bien installée sur une bicyclette, devait, il y a deux secondes, rouler sur le trottoir à contresens, était maintenant renversée dans un grand bac d'impatiences et me fixait comme certains adolescents de Gaza les soldats d'Israël. « Bien fait pour toi, cycliste de mes deux ! » lui dis-je, en l'inspectant comme un entomologue blasé. Elle me cria un « Vieux connard ! » qui m'obligea à lui sourire tendrement. Je repris, apaisé, mon chemin vers la Société des alcools.

Je choisis une bouteille de Bordeaux. Je souris, pour la première fois, au caissier toujours si désagréable. Je donnai deux dollars au clochard qui me remercia en serf crasseux. Je rentraï lentement. J'allumai la cheminée. Je versai moitié de la bouteille dans une écuelle et m'installai dans fauteuil.

Engourdi par le feu, je trébuchai à deux reprises sur la langue de terre qui sépare la veille du sommeil. Enveloppé par des images toujours plus nébuleuses de roues, jambes, sourires bêtes, araignées, cèpes... je déposai l'écuelle vide. D'un coup, tout devint distinct comme des images fort contrastées de photoshop. J'étais de l'autre côté de la langue, dans le rêve : Je suis assis sur un muret de la route qui mène au sommet du Tourmalet. Le peloton, debout sur les centaines de pédales d'une bicyclette verte, avance oscillant au ralenti. Je cris « Vas-y Stéphane ! », et Mallarmé marchant sur les épaules des coureurs qui le précèdent s'assoit sur la première. Je sors de mon sac un gigantesque cèpe que Mallarmé enfourche. Le cèpe, porté par des milliers d'araignées, se détache du peloton avec Mallarmé qui chante un air de Carmen. Au milieu de la bicyclette une femme, seul d'une longue chevelure vêtue, m'invite à la suivre. Minuscule papillon noir, je me pose sur les fleurs jaunes du pénil. Deux énormes doigts, terriblement blancs, me serrent l'abdomen. Je m'aperçois que je ne peux pas crier et je veux redevenir homme, mais les doigts me serrent fort, fort, toujours plus fort... « Quelle merde de rêve, me dis-je en me réveillant et en bâillant comme un hippopotame. C'est à cause de cette petite morveuse. »

¹⁵ François Furet, *Le passé d'une illusion*, Robert Laffont / Calmann-Lévy, Paris, 1995.

Rêver qu'une femme m'écrase ! Moi, leur unique chevalier au nord d'Antofogasta ! Ça suffit. Une autre rencontre avec une nouille en bicyclette et je deviens thérapeute de myrmidons ! D'un bond je fus devant le lutrin et sortai le cahier bleu. J'étais décidé à fixer sur papier, faute de pouvoir le faire sur le marbre, mes quatre vérités sur les cyclistes en ville. Je trouvais que, franchement, les cyclistes charriaient : ils étaient capables de me faire oublier qu'une femme est une femme. C'était trop !

Je veux avant tout déblayer le terrain d'un malentendu possible : je n'ai rien contre les cyclistes « en soi » et encore moins contre les bicyclettes que je trouve parfois assez rigolotes avec leur air bidimensionnel. J'en ai contre les cyclistes que je rencontre en ville. Contre tous ? Oui, contre tous. Il est assez facile de gueuler contre ceux qui prennent les trottoirs pour une piste, contre ceux qui ne respectent pas la signalisation routière, contre les livreurs qui croient être dans le far-west : c'est le désordre de la vie qui, parfois, nous agace. Mais, les cyclistes « civilisés », avec leur sourire « nous sommes du bon côté, nous ! Nous sommes écologistes, pas comme ces affreux automobilistes ! », ça... je ne le digère pas. Ils me tapent sur le colon, ils me donnent une grande envie de chier. S'ils faisaient le même effet sur tous je ne les invectiverais pas car, dans une société où la constipation est souveraine, ils seraient d'une grande utilité, mais il semble que je sois un des seuls à avoir un intestin si délicat et avec un lien si direct avec le cerveau et je peux donc continuer...

— Salut, Ik. Puis-je mettre mon vélo dans l'entrée ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un connard a ouvert la porte de sa voiture sans regarder et...

Mitose

— On m'a volé plus de cinq cents disques compacts ! dit-il à sa mère qui l'appelle pour avoir des nouvelles de son retour.

C'est quand même désagréable de rentrer d'un voyage de deux semaines dans le vieux continent et de trouver la maison cambriolée ! Ce n'est pas tellement pour l'argent : tu sais, dix mille \$ en plus ou en moins ce n'est pas la fin du monde. Ce qui est agaçant c'est que des intrus violent ta maison et prennent tes disques sans aucun respect pour la charge affective qu'ils portent. Combien de déchirures, de doutes, de mises à vifs, de vécu, de singularité s'étaient envolés avec ces disques... personne n'aurait jamais pu l'évaluer.

Quand sa compagne, elle aussi mélomane, vint habiter chez lui ils mirent ensemble leurs disques et la petite discothèque, enviée par tous ses copains, doubla. Avec une ineffable joie ils constatèrent qu'ils avaient des goûts très proches même en musique. Les disques les plus spéciaux,

ceux qui étaient difficiles à trouver et encore plus difficiles à apprivoiser étaient en double. Ils étaient plus semblables qu'ils ne l'auraient jamais pensé. Après, leur cattery à eux, consistait à mettre « une fois le mien » « une fois le tien ».

Ils ne bâtirent pas, comme leur ami G., une base de données car « ça faisait trop techno ». Ils préférèrent garder les disques dans leur mémoire où, lentement, profondément, « les miens » et « les siens » devinrent « les nôtres ». Et, puis, tout d'un coup ils devinrent « les leurs ».

Mais « leurs », qui ? Ils les vendent pour quatre sous et ils s'achètent de la drogue. Et ça, ça fait doublement mal ! Ils sont maintenant dans des mains anonymes, propriété d'individus qui ne peuvent pas en apprécier la valeur. Impossible de rebâtir la collection : même s'ils trouvent les mêmes disques, ils seront différents. Ils étaient attachés non seulement à l'interprète et aux petits défauts d'interprétation, mais aussi à l'étiquette, au livret, au boîtier. Comment retrouver un « Moses und Aron » dirigé par Solti avec le livret barbouillé de crème sûre ?

— Bonjour. Monsieur Paquet ?

— Oui. En quoi puis-je vous être utile ?

— ... On m'a volé six cents disques compacts...

— Préparez une liste et vous pourrez les avoir chez HMV...

Tu étais donc assuré ! Prudent, le mec. Tu as donc menti à ta mère. Petit malin ! Toi qui aimes tellement la langue, tu savais que pour ta mère « volé » impliquait disparu. Pourquoi n'as-tu pas dit que des inconnus t'avaient emprunté les disques ? Pour ne pas être imprécis, comme la nouvelle génération que tu stigmatises avec un si grand plaisir, tu n'aurais pas dû employer le verbe voler.

C'est vrai qu'« emprunter » non plus n'est pas précis. Emprunter implique un aller et retour de la marchandise sans aucune duplication. Dans ton cas il y a eu un aller, un retour et... une copie qui est restée chez l'emprunteur. Une très belle fin avec tout le monde heureux : l'emprunteur a pu s'acheter de l'héroïne; une jeune mélomane a acheté pour 10 \$ un disque qui en valaient 25; toi, tu te refais une collection sans les mauvais achats¹⁶; le représentant de l'assurance ne risque pas le licenciement; le vendeur de disques augmente ses profits; d'autres jeunes dynamiques sont engagés derrière le comptoir d'HMV, les orchestres préparent des nouvelles exécutions; etc. Tout roule sur des pantins dans le meilleur des mondes possibles.

Ta foi dans les assurances a été récompensée. Le Père Argent a envoyé sa fille

¹⁶ Il faut dire que dans les histoires des disques il y avait aussi des histoires douloureuses. Comme par exemple un Glenn Gould qui massacrait Beethoven.

Assurance sur terre pour aider les hommes de foi. Elle fait des miracles pour ceux qui y croient. De plus, comme tu vois, le dieu Argent est bien plus efficace que le vieux Père éternel : la récompense et le châtement ne doivent plus attendre la mort. Il a ramené le paradis et l'enfer sur terre. Que dis-je ? seulement le paradis. On n'a même plus besoin d'aller à la messe tous les dimanches et de faire sa prière quotidienne, il suffit d'une obole annuelle à l'assurance et tout est dans l'ordre. Et dire qu'il y a des intellectuels hargneux qui crient qu'il n'y a pas de progrès !

Pauvre Rousseau qui disait que « Du faible au fort, ce serait voler ; du fort au faible, c'est seulement s'approprier le bien d'autrui » ; il est très démodé : faibles et forts ça n'existe plus. On ne vole plus : tout rampe sous le regard amical du nouveau père éternel. Et Nerval, qui, en bon poète, aurait dû avoir le regard plus prévoyant, lui aussi était dans les patates « le voleur vole et ne trompe pas ; le marchand vole et trompe » : plus de tromperie possible au règne des assurances. Quoi dire de Genet qui, il n'y a pas longtemps, affirmait encore que « Une tête de volé c'est hideux » : pauvre Genet qui, dans sa souffrance, n'avait pas vu que, de la terre, le hideux s'était, désormais, envolé.

Le déclencheur

— L'apprentissage de la vie est une promenade dans l'univers du don.

Une créativité endiguée par des années passées dans des écoles-casernes et une année dans une caserne-école explosa à la lecture du libelle de Vaneighem intitulé « Avertissement aux écoliers et lycéens ». Une créativité qui, tirée par un désir de mort, bien sûr, aurait bien voulu avoir à quelques mètres de soi la créativité aigre-douceuse de l'avertisseur pour lui assener un coup de tête dans l'ensellure. J'avais beau me dire « du calme Ik ! », ça ne marchait pas. La créativité (ou le désir) était trop libre : j'avais, esclave bien dressé, besoin de contraintes pour que l'énergie libidinale trouve le parcours vers une articulation post-animale.

Je pelletai la neige du jardin, puis celle du voisin, puis celle du voisin du voisin et enfin celle de la voisine du voisin. Sa bretelle blanche, mettant le nez entre le bordeaux du chandail et le roux des cheveux, transforma l'énergie libidinale en libidineuse. Je rentrai en courant auprès de mon amie et, après avoir déposé mon désir dans son désireux vase, je me dis que...

Que.

Qu'il y avait trop de choses vraies dans ce pamphlet pour ne pas s'irriter du mauvais usage et des mauvaises explications. Que mon amie me l'avait conseillé et que donc il devait être

bon¹⁷. Qu'il parlait de gai savoir, de corps et de vie. Qu'il disait qu'il faut avoir une autre approche au travail, etc.

Est-il possible de critiquer l'école sans tomber dans l'essai Arlequin avec des teintes Elle Québec : « ...cette intelligence sensible et sensuelle chevillée aux désirs, cette petite lumière du cœur qui clignote quand l'enfant, se trouvant seul avec lui même, se pose la question : [...] en quoi vont-elles m'aider à me sentir bien dans ma peau, à vivre plus heureux, à devenir ce que je suis ? ». Pourquoi ne pas crier aux quatre vents qu'on se sent bien surtout dans la peau (ou les muqueuses) d'une autre personne ? Comment ne pas comprendre qu'en écrivant des niaiseries comme « devenir ce que je suis » on accepte un langage et donc une manière de voir le monde qui est bien plus castrante que toute école ou caserne ou lager ? Est-il possible d'avoir une épaisseur intellectuelle si mince et de ne pas comprendre que l'enfant ne se pose pas des questions mais que des questions se posent dans l'enfant ?

Est-il possible de comprendre sans se dévoyer d'une saine psychologie Dostojevskienne ? Sans entrer dans l'ingénierie de l'âme ou des pulsions ou de l'inconscient ? Sans mimer le vieux juif des rêves ou le chaman des écrits ? « À quelles névroses et obsessions personnelles obéissent-ils pour oser jalonner de la peur et de la menace d'un jugement suspensif le cheminement d'enfants et d'adolescents qui ont seulement besoin d'attention, de patience, d'encouragement et de cette affection qui a le secret d'obtenir beaucoup en exigeant peu ? » Qui obéit plus à des névroses ou obsessions personnelles que celui qui voit agir dans les autres ces mêmes dérangements ? Où veux-tu faire cheminer ces enfants ? Vers le paradis de la création et de la libération du désir ? Pauvre de toi. Tout ça, ça n'existe pas. Observe les loups, les Femmes, les lions, les Hommes, les chats. Observe la volonté de puissance que tu décries donner la vie et regarde comme elle aime les difficultés, les examens, les jugements : comme elle aime cette complexité du monde qui seule permet de se faire les griffes pour remplir la terre de signes éternels. Et toi, mon pauvre coco, tu cherches l'aide de cette affection madrée, qui détient le grand secret permettant aux gestionnaires et aux économistes de l'esprit, d'obtenir plus avec moins.

Si notre simplet était un lycéen baveux on lui aurait suggéré de reprendre le travail, et « aie soin d'y mettre un peu plus de tête et un peu moins de cœur. car le cœur, le cœur, mon cher ami, est comme le cul : moins on le lave et plus il sent... mauvais ». Mais il ne l'est pas. C'est dommage, car, en ce cas, on ne peut que lui souhaiter une forme très grave d'agraphie.

¹⁷ Voilà où m'a conduit une éducation fondée sur l'autoritarisme ! Même dans une indication anodine d'une personne que je respecte j'y vois une grande Vérité qui doit être la sienne et la mienne sans aucun détail qui nous sépare.

L'exemple

— Comment donner l'exemple ? Mais en usant d'autorité.

Une réponse imbécile à une question centrale pour le débat sur l'éducation est le clou d'un article paru dans *Le Devoir* au mois de mai et signé par un professeur-journaliste de l'UQAM.

Dans une société dominée par l'économisme, le pragmatisme et la recherche du petit intérêt de chacun, il faut qu'une autorité impose des règles qui vont à l'encontre des modes et, en ce qui concerne l'éducation, cette autorité est le ministre de l'Éducation. Voilà la thèse du brave profiste en éducation. (C'est inutile de souligner que notre enseignant est très cultivé et que quand on est cultivé on a toujours une thèse et, souvent, des hyp(r)othèses dans le cerveau)

De prime abord, on ne peut qu'être d'accord avec ses affirmations. Personne dans notre petit cercle n'oserait nier que « l'université a une fonction critique ». Qui n'est pas contre « le vocabulaire fumeux qui a cours en éducation » ? Qui n'est pas pour « le franc parler » ? Qui oserait contester que notre civilisation connaît une « crise d'autorité » ? Qui, parmi ceux qui essaient de réfléchir, n'est pas contre « l'économisme ambiant..., le pragmatisme et le matérialisme ambiants... contre la rectitude politique et contre les modes qui sévissent partout..., contre l'utile » ? Un minestrone de lieux communs, réchauffé, pas trop chaud, pas trop. Et nous, nous qui aimons le minestrone, nous qui réfléchissons au rythme de cuisson des navets, nous qui enseignons ce qui ne nous est pas assez cher pour être soigneusement gardé, nous sommes, somme toute, d'accord. Et alors ? Pourquoi cela ne fonctionne pas ?

Peut-être parce qu'on n'est pas assez bons cuisiniers ou assez bons amants ou assez bons sacristains, ou, dit plus directement, pas assez bons. Peut-être parce que, comme disait Pavese, n'ayant pas assez de couilles, on demande au ministre de les exhiber. « Les profs à la recherche des couilles perdues », voilà un très beau titre pour un essai fleuve sur l'enseignement dans le monde.

On n'a pas besoin de ministres, avec ou sans couilles, pour améliorer l'enseignement. Mais, s'il est là et qu'il doit quand même gagner sa croûte, laissez-le donc légiférer, faire des recommandations, diminuer les subventions, augmenter les contrôles, etc. Tout cela ne changera pas d'un iota la qualité de l'enseignement. Heureusement. Dans tout régime, fasciste, stalinien, stupidiste, démocratien ou autre, un maître peut enseigner et développer l'esprit critique et l'intelligence (si les neuf mois dans le ventre de la mère ont été productifs).

Mais il y a un point dans son article où notre profiste atteint des niveaux de bêtise dignes des meilleurs intellectuels. Je me demande si, parfois, à tête reposée, il se rend compte qu'en écrivant :

« Comment donner l'exemple?

Mais en usant d'autorité »

il a fait une contribution significative à l'augmentation de la bêtise universelle.

On ne pouvait trouver formule plus belle et plus concise pour illustrer la logique « simple » du fascisme des intellectuels post-quelque chose qui prend sa source dans le besoin d'autorité et se fonde sur le roc du soi-disant universel. Une logique simple, primaire, proche du franc-parler et loin de la pensée. Il est notoire que fascisme et esprit primaire couchent souvent dans le lit du bon sens en engendrant des êtres très pragmatiques. Un enseignant peut-il être égaré au point de ne pas comprendre que l'exemple donné par l'autorité établie tue la critique ? S'il était un vrai enseignant il aurait écrit :

« Comment avoir de l'autorité ?

Mais en donnant l'exemple »

L'autorité se construit sur l'exemple. Ça devrait être simple pourtant. Maintenant je comprends mieux le sourire tristounet de ce profiste aux fines lèvres ? Il est triste parce qu'il sait que c'est lui et personne d'autre qui doit donner l'exemple (lui en chair(e) et en os et lui en tant qu'« abstraction » représentant les enseignants). C'est dur de donner l'exemple et les choses dures n'ont pas toujours bonne presse chez les mâles rangés.

Si l'on veut être gentil avec notre enseignant on peut lire la phrase incriminée de manière telle que non seulement elle n'est plus imbécile, mais elle devient intelligemment révolutionnaire : il suffit en effet de prendre user dans le sens d'épuiser et de considérer le « d' » comme une erreur de frappe pour « l' » :

Mais en usant l'autorité.

On peut donc donner l'exemple en épuisant l'autorité officielle. Que le ministre intervienne donc, et avec son exemple il « usera » l'autorité politique, établie lors de la foire électorale, permettant ainsi à nos jeunes de comprendre que « la lutte contre la mode », le « vocabulaire fumeux », etc. ne se fait pas avec le « franc parler », qui est le propre des « économistes et des pragmatistes » surtout, mais en dévitalisant, avec la fraise des dentistes anarchistes et sans aucune anesthésie, les dents du pouvoir.

Si c'était ça qu'il voulait dire (mais j'en doute), je m'excuse profondément et, pour expier ma faute, je ferai l'année prochaine le tour de l'île à bicyclette (à contresens, bien sûr, pour regarder dans les décolletés des cyclistes).

Trois cent cinquante princes

— 350 Prince Arthur est ?

— I don't understaaaand.

Petite, rondelette, queue de cheval, shorts trop courts, T-shirt moulant et semelles compensées. Pas belle, pas éduquée, pas intelligente. Tout pour ne pas plaire... à certaines personnes. Une fille de l'Est, une fille du peuple. Elle lit dans sa paume « 350 Prince Arthur est... » et demande, timidement, son chemin au groupe en attente au coin de St.-Laurent et Prince Arthur.

Grands, maigres, cheveux courts, bermudas en lin, amples chemises en soie et souliers plats. Beaux, éduqués, intelligents. Tout pour plaire... à tout le monde. Des gens de n'importe où, des gens du monde, de gens de l'Ouest de la ville. Deux hommes et une femme. C'est elle, ambassadrice de la clique, qui, du haut de son mètre 80 (sans talons) envoie vers le bas ce long «... aand ». Les deux hommes ne daignent pas baisser le regard.

Le feu rougit. Ils traversent la rue en riant, sans vulgarité.

Je rougis et je ne peux pas croiser le regard de la fille qui s'éloigne, tête baissée, en cherchant le « 350 Prince... » parmi les papiers et les canettes qui jonchent le trottoir. Ces trois trous de... pourraient être mes amis.

Je rougis et je ne veux pas croiser son regard. Elle aurait pu être ma compagne.

Qu'est-ce qui me fait honte dans cette scène ? De voir des stéréotypes s'animer devant mes yeux et être incapable de réagir ? De voir l'injustice à l'état pur ? De voir que, comme toujours, l'arrogance épouse l'intelligence et la beauté ? Non, rien de tout cela. Ce qui me fait honte et m'indigne c'est qu'ils ne puissent pas dire « nous ne comprenons pas ».

Il me souvient que je venais de passer la douane suisse pour la première fois, il me souvient des paroles de mon père :

- Ici ils parlent allemand. Si on te demande quelque chose tu réponds nicht verstanden. Répète-le moi, pour voir si tu as bien compris.

- Je n'ai pas compris.

Maintenant je suis sûr que je dirai « Oui », au référendum, au Québec, à l'Est, à la petite, rondelette, queue de cheval, shorts trop courts, T-shirt moulant et semelles compensées.

Cherrier

— T'es belle.

— Fuck !

— Conne !

Elle en avait eu marre de gazouiller sur la terrasse du Cherrier. Elle avait pris son sac, fait signe à sa copine qu'il était temps de partir, fait signe au serveur que les vingt dollars étaient sur la table et elle s'était levée.

La minijupe tombe, parfaite, caressant de ses ailes légères les cuisses sportives. Le sac à dos, porté trop bas, martèle un cul bombé d'une would-be panthère. Un pan de jupe à peine relevé montre les plis qui précèdent la montée des fesses. Elle marche effrontée à côté de l'amie baignant, béate, dans sa beauté.

Bellâtre, il relève sa mèche en sortant de la taverne Cherrier. Il parcourt, méprisant, l'exposition du vide would-be plein des habitués du café Cherrier et puis fixe la belle et la bête qui s'approchent. Son regard glisse de la tête aux genoux, des genoux aux seins, des seins aux cuisses et des cuisses au nombril où il se repose un instant avant de monter, ostentatoire, vers les yeux. Il pivote pour suivre le virage des corps sur Saint-Denis et en secouant légèrement la tête il siffle « T'es belle ». La queue d'un « Fuck », craché par une bouche en cul de poule, est relevé par un « Conne » sonore qui durcit la démarche de la belle.

Pourquoi ne pas te taire ? Pourquoi emprunter cette espèce de mot à une langue qui n'est pas la tienne ? Un mot si laid qu'il n'est même pas vulgaire. Un mot qu'on pourrait classer dans la catégorie « économie » ou « productivité », un mot court comme le désir des hommes politiques. Un mot qui, à lui tout seul, devrait te faire opter pour l'indépendance. Penses-y : ils emploient « To fuck » pour dire à la fois « faire l'amour » et « va chier ». Quel manque de fantaisie et de désir vous fait « fucker » partout !

Et toi, nouille au beurre, pourquoi ce « conne » ? Tu as raté une occasion en or d'être « le poète inspiré que Pégase soutient...»

Le cellulaire

— Je le trouve vulgaire : surtout au restaurant.

Comment ne pas être d'accord ? Surtout dans la rue, ajouterais-je, où vous tombez sur des affairés aveugles, une bite noire et aplatie entre bouche et oreille, sur des notables aux gestes péremptoirs et aux ordres faciles, éternellement vides; sur des demoiselles à frou-frou singeant un chef encore trop vert; sur de sempiternels jeunes, sourire ouvert sur un doux rien. Il est difficile de nier que le cellulaire a rendu lourde une terre qui l'était déjà trop, qu'il a rendu la main et le discours maîtres d'une pensée toujours plus esclave. Et alors ?

Si la bite, noire et aplatie, devient blanche et cylindrique, on peut appliquer notre tirade aux fumeurs. Pourquoi suis-je viscéralement contre le cellulaire et viscéralement pour la fumée, même si je ne fume pas et n'ai jamais fumé ? Fumer dans la rue a déjà été considéré comme vulgaire. Maintenant c'est moralement acceptable (économiquement et socialement toujours moins). Est-ce parce qu'on s'habitue à tout ?

Non, on ne peut pas comparer les deux phénomènes : dans un cas les putes ouvrent le chemin aux femmes comme il faut et aux gamins, dans l'autre les hommes d'affaire ouvrent le chemin aux putes.

Trop simple ?

TV et famille

— Elle abrutit et empêche la communication. Elle crée des solitudes.

Elle n'abrutit pas, parce que ceux qui la dirigent, ceux qui y gagnent leur croûte n'y trouveraient pas leur compte. Elle n'abrutit pas parce que la bête humaine n'est pas abrutissable et surtout parce que les abrutis sont toujours les autres qui, soit-dit entre nous, ne le savent pas. C'est bien ça, ils ne le savent pas, mais, nous, nous le savons. Il est clair que si les abrutis n'existaient pas, il faudrait les inventer : pour la sensation d'avoir un brin, un léger, très léger brin, d'intelligence en plus.

Elle nous abrutit car elle nous écrase avec la souffrance des images des autres. Des images qui, loin dans l'espace et dans le temps, ont un corps, qui ne se décharge pas pour autant à travers elles. Elles sont là, avec leurs yeux plus souffrants que nature; leurs sourires plus fades que les nôtres. Elle nous abrutit parce qu'elle nous prend toute notre capacité d'écoute.

Elle n'abrutit pas parce que quand on rentre, abruti par une journée de travail vide, elle nous permet de nous isoler sans devoir rendre de comptes à personne. Vraiment à personne : à nous-mêmes non plus. Elle n'abrutit pas parce qu'elle nous permet de jouir d'une passivité trop souvent chassée.

Elle crée des solitudes parce que nous en avons besoin : seul était l'adolescent qui se masturbait devant un rêve, seul est le teen qui se branle yeux et oreilles remplis du corps de Madona. Il serait seul même devant les ébats amoureux de Marc et Pauline, il serait encore plus seul dans ses ébats avec l'autre...

Le caractère

— Il faut juger les personnes sur leur caractère et pas sur la couleur de leur peau ».

Qui peut s'objecter ?

Pour assurer M. Kinsey que nous, lecteurs intelligents du New-Yorker, n'avons rien à objecter, nous pourrions ajouter : « et pas sur le sexe, et pas sur l'âge et pas sur le diamètre de l'iris, et pas sur le pas, etc... ». Comment peut-on juger quelqu'un à partir des caractéristiques physiques qui sont indépendantes de son vouloir, qui ne peuvent pas être changées, qui font qu'il est ce qu'il est ? Sommes-nous si bêtes de vouloir changer l'inchangeable ? Nous rions tous du blanchissage de Michael Jackson, n'est-ce-pas ?

Nous sommes tous antiracistes, antimachistes, anti tout ce qui empêche les individus de déployer leur potentialité, leur volonté, leur désir de bonheur; nous sommes contre tout ce qui peut nous ramener à la barbarie du racisme, du sexisme, du nationalisme, du fascisme, du communisme et même du « gens bienisme ».

Bien sûr, vivre c'est aussi juger et donc nous acceptons de juger les autres — et de nous faire juger par eux — sur l'intelligence et éventuellement leur caractère. Nous ne pouvons pas laisser passer certaines actions ou affirmations sans intervenir, sans faire entendre notre parole. Nous, les intelligents, nous sommes contre les « nouilles », attention pas vraiment contre, mais... on préfère les laisser mijoter dans leur marmite; nous, les, les... nous sommes contre les les...

J'aurais quelque chose à vous dire, à vous les « vous ».

Et si le caractère et l'intelligence nous étaient collés comme la couleur de la peau ? Et si notre comportement était à nous comme le diamètre de l'iris ?

Et si le jugement, comme la vraie mauvaise herbe (pas celle de Brassens !) n'avait pas de retenue ? S'il arrivait à déléguer à la pègre institutionnelle le pouvoir de tuer, comme il est arrivé dans ton état, mon cher New-Yorker ? Comment peux-tu parler contre la peine de mort ? Comment pourrais-tu dire que New-York est bien plus barbare que la Serbie, ou la Croatie ?

Et si les voyeurs du procès Bernardo étaient la cause de Bernardo ?

Le temps

— Avec le temps, va, tout s'en va...

Combien l'ai-je aimée cette chansonnette ! Je fredonnais souvent sa traduction en italien « Col tempo sai... »; j'en arrivai même à l'élire « chanson la plus triste », pour le concours de mon ami Gaston. Pauvre de moi.

Je t'en veux, Léo, de m'avoir convaincu que ce ramassis de lieux communs était plus intéressant que les refrains de Sylvie Vartan « Buona notte, buona notte... ». Je t'en veux pour ton manque de poésie, tes stéréotypes, ta lourdeur : tu parles comme une institution, toi un soi-disant anarchiste ! Je t'en veux de m'avoir presque convaincu que les jambes de Sylvie, ses moues, ses allusions faciles étaient moins intéressantes que tes râles.

Je t'en veux d'avoir contribué, à ton échelle, bien sûr, à renforcer la croyance que la profondeur, fille de la souffrance, puisse aider en quoi que ce soit les gens. D'avoir donné l'illusion, à trop de petits bourgeois, qu'ils étaient plus...

« Et l'on se sent floué par les années perdues ». Perdues à quoi faire ? À vivre ? À oublier ? Et si l'on oubliait seulement ce qu'on n'a pas aimé ? Et si ce qu'on croit oublié était toujours là, avec sa pointe douce-amère et qu'il suffisait d'écouter ? Et si tous les nouveaux visages portaient les traces de tous les vieux ? Et si tout n'était que trace, mon cher Léo ?

Pauvre de toi qui crois que la mort porte l'oubli et ne vois pas que c'est l'oubli qui porte la mort.

« Avec le temps on n'aime plus ». Pauvre de toi qui mets toujours un mot de trop dans tes vers. Puis-je t'enlever le « n' » ? Ça rend le vers moins lourd, plus poétique. Merci.

« Avec le temps on aime plus ».

Oui, c'est vraiment la chanson la plus triste, la plus pauvre.

Yougoslavie

— Pour comprendre les phénomènes qui se passent en Yougoslavie il faut oublier l’histoire.

Seul un militaire borné peut débiter pareilles idioties. Faut-il jeter les interprétations historiques parce qu’elles sont ardues, contradictoires et arbitraires ? C’est bien une pratique des militaires que de jeter l’enfant et garder l’eau sale !

L’histoire, gardienne du passé, conseillère fatiguée mais jamais apathique, est une protection contre nos jugements assoiffés de nouveautés, de certitudes et d’analogies faciles. Elle nous fait suivre à la trace les moindres écarts, elle nous montre les sédimentations les plus cachées; elle nous plonge dans annales, romans, chansons, traités et visages; elle nous oblige à observer les gens, à arraisonner le paysage. Benjamin dit que l’histoire est toujours écrite par les vainqueurs et on est d’accord, mais comment aimer les vallées creusées dans les fronts, comment comprendre les cris des collines et ne pas s’apitoyer, compatissant, sur les pleurs des gamines sans s’immerger dans les eaux du passé ?

Devant des phénomènes aussi dramatiques que ceux qui labourent l’ex-Yougoslavie, comment ne pas essayer de tracer une généalogie qui nous aide à donner un sens à cette violence ? On ne balaie pas des siècles de domination ottomane, ou vénitienne, ou quelques décennies communistes d’un coup de force — surtout si la force vient de l’extérieur.

Non, surtout ne pas oublier l’histoire.

Et puis on écoute, on lit, on approfondit, on regarde, on discute, on crie, on se fâche. Ah ! À l’époque de la guerre d’Espagne, c’était tellement plus facile de choisir ! L’engagement était là, à portée de la main, il était dans l’air. Et puis on réplique qu’en 1936 ce n’était pas nécessairement plus facile; tout comme ce n’était pas plus facile en 1793 ou en 44 avant Jésus Christ.

Et les machines à discours sont parties sur... des voies de garage.

Il y a peut-être des moments dans l’histoire où il faut crier fiat vita même au prix de pereat veritas. Même au prix, si haut selon nos bas standards, de la soumission d’un état à d’autres états; au prix de la perte de liberté d’un peuple qui ne sera pas plus libre sous X-meier que sous Y-slodich; même au prix de ne jamais être un peuple normal, dans un état normal, avec une vie normale et une histoire tout aussi normale.

Il y a des moments où il faut que les enfants qui gouvernent cessent de se prendre au sérieux et de bâtir des « châteaux d'idées » pleins de « cellules historiques » où on drogue une jeunesse naïve avant de la suicider avec des idéaux flasques.

Sans autre justification qu'une croyance, temporaire, dans la « raison occidentale », rasons les châteaux, vidons les cellules et déportons ces gens vers des ports plus critiques.

Council of Islamic Ideology

Il y a des aliments que mon estomac se refuse de digérer (et qu'on ne vienne pas à m'emmerder avec le Maalox des différences culturelles ou avec le Gaviscon du "Mais en Occident aussi..." Il faut poser des limites à la pharmacopée de rapetissement d'âme)

Voilà la dernière ingurgitation :

C'est la dernière contribution du Conseil de l'idéologie islamique (Council of Islamic Ideology, CII) au débat sur les droits des femmes au Pendjab pakistanais : *"Un mari a le droit de battre légèrement sa femme si celle-ci conteste les ordres qu'on lui donne ou si elle refuse de s'habiller comme on le lui demande"*. Le texte du CII indique que la femme peut être également battue *"si elle refuse un rapport sexuel ou si elle ne prend pas de bain après"*. Même chose *"si elle ne porte pas le voile ou si elle parle trop fort"*.

Je propose comme première contribution du Conseil des Estomacs Sensibles (CES):

"Une femme a le devoir de placer les couilles de son mari, de son père et de ses enfants dans un étau et tourner la vis jusqu'à ce que les mâchoires soient à une distance non supérieure à 0,0000001 cm s'ils lui donnent des ordres ou s'ils refusent d'apprécier les vêtements qu'elle a choisis. Elle a aussi le devoir de leur couper la bitte en fines lamelles s'ils ne sortent pas de la maison avec une courgette d'au moins 30 cm dans le cul".

Conscient des fondements solides de la critique qu'on pourrait faire à cet estomac sensible (*facile d'être féministe dans ces cas extrêmes, mais dans la vie quotidienne...*) je lui impose de se taire.

Krishna et Caraïbes.

La procession des « Krishna » se déroule le matin sur Saint-Laurent, le défilé pour la fête des Caraïbes l'après-midi sur René-Levesque. Les spectateurs les plus extrovertis observent avec

un sourire retenu le minuscule cortège d'« oranges » qui accompagnent, au rythme d'une musique fatiguée, un char aux énormes roues inutiles. La boulevard René-Levesque est envahie par des milliers de personnes qui chantent, rient, dansent et observent des centaines de « noirs » qui chantent, rient, dansent derrière, devant et sur des camions débordant de sons et de couleurs. Deux mondes ? deux univers ? Oh ! bien plus que cela (l'emploi métaphorique fréquent de ces deux expressions les a trop délavées). Deux espèces ? Mais alors hors métaphore, dans le vrai sens : deux espèces dont l'accouplement est sans issue. Banal et vrai : d'une part la vieillesse et la beauté des drapages qui cachent l'âme et le corps et de l'autre la nudité de l'âme et du corps insouciant de l'esthétique. Une fausse légèreté chez les Indiens, qu'on perçoit à peine derrière les bras qui se lèvent avec grâce et les jambes frêles qui avancent dans un air à la consistance du talc. Des pieds qui testent la consistance de la terre, des bras chaotiques et des croupes qui spiralent insouciantes de leurs dimensions, chez les autres. Des âmes cancéreuses dans de faux corps (les yeux seuls, ah ! les yeux...) chez les uns et des corps vivants sans les entraves de l'âme (les corps, ah ! les corps...) chez les autres.

Mais il y avait une troisième espèce : celle des rares blancs qui défilaient. Ils avaient l'air (et pas seulement l'air !) de débiles mentaux libérés pour la promenade hebdomadaire. Ils n'étaient à leur place, ni d'un côté ni de l'autre. Pas assez vivants ou pas malades depuis assez longtemps. Tellement impudiques avec leur peau trop blanche (des cochons rasés), leurs sourires multiculturalistes et leurs yeux éteints ! Quelle envie de leur crier : « Retournez dans vos bureaux, dans vos usines, dans vos condos ! Ayez au moins la dignité d'être ce que vous êtes ! » Quelle chance, pour notre espèce, que le ridicule ne tue pas.

[Briser les thermomètres.](#)

Commentaire à TV5 suite à la décision de l'administration Bush d'empêcher que les militaires gardiens de la prison qui fait tant parler les médias aient des caméras à l'intérieur : « C'est comme si, en cassant le thermomètre, on éliminait la fièvre ! ». Rien de plus bête qu'un tel commentaire qui a pourtant l'air si juste.

[Glanées dans la rue.](#)

Devant Gallimard, sur Saint-Laurent. Un gros chien noir et l'autre aussi. Une fille en tailleur bleu et l'autre en jeans, troués à la bonne place. L'une — je ne me rappelle plus laquelle — en

regardant leurs accompagnateurs à quatre pattes avec un regard mou de chien : « Le mien est trop intelligent. »

Démarche assurée. Pull-over rouge à mi-cuisse : « Je suis vraiment épanouie. »

Elle le regarde étonnée : « Je m'appelle Danielle comme mon fils... Ça ne me dérange pas... Je suis fière de mon fils. »

Deux battants qui sortent d'une jupe à carreaux, cheveux noirs qui fuient d'un béret basque, col roulé, voix enrouée : « Je viens de me libérer. Je suis toute mouillée. »

Elle (dans la trentaine, cheveux très court, jupe longue en soie, collier africain) : « Cool ! ».

Lui (dans la cinquantaine, cheveux longs, bedonnant — très bedonnant —, gris — très gris) : « Cool ! ».

Veston de velours, longs cheveux blancs, lunettes épaisses, démarche de journaliste : « T'as jamais mis un pied dans un con ! »

Ils se ressemblent comme frère et sœur, mais ils ne le sont pas. Des professeurs de philo qui furent déjà unis par la chair ? Des français.

— Tu ferais bien de te le mettre au cou, le nœud.

— Pouffiasse.

Noir, quarante-huit ans (il vient de le dire), satisfait sans ombre de vulgarité, comme peut l'être un noir : « Vingt-trois fois. Vingt-trois fois, je te dis. Vingt-trois fois. Elle est venue vingt-trois fois en une heure. Vingt-trois fois. Je n'y croyais pas. Vingt-trois fois. »

Le même Noir : « Ma nouvelle femme a perdu sa virginité à trente et un an. Elle a eu tellement mal qu'elle a passé deux jours à l'hôpital. »

On dirait père et fille (on en dit des choses !) maniaques du 18 :

— Je suis né 18 jours après Napoléon et ma mère est née 18 jours après sa mort.

— Et moi, 18 jours après Zapata.

— Et deux-cent 18 ans après Danton.

— Et Marx est né en 1818.

On dirait Barishnikov (on en dit des choses !), un peu plus empâté et avec un goût trop marqué pour les effets : « J'avais peur que tes cheveux prennent feu, tellement t'as rougi. »

Beau couple et beau chien

Un beau couple, qui ne semble manquer de rien. Un beau couple dont le comportement indique qu'il ne manque de rien. Un beau couple qui ne manque de rien. Surtout pas d'argent.

Avec un chien.

Un beau chien, au museau prétentieux et retroussé, qui marche devant eux. Comme eux, conscient de sa beauté. L'odeur des saucisses le bloque à quelques centimètres de mon précieux mollet droit. Son corps fier se transforme en une masse informe de lâcheté. *Je t'en pris, un morceau de saucisse ! Si tu m'en donnes, je serai ton esclave. Veux-tu que je morde ces connards qui me promènent comme si j'étais le Saint esprit ?*

Je l'ignore.

Ses beaux patrons ne la voient pas (la métamorphose de leur chien). Que Dieu les préserve dans leur cécité ! Ils sont à côté de moi. Leur beauté craintive s'est enfuie dans leur colon. Il ne reste que des vêtements trop beaux et un regard vidé (même du vide).

Vers.

Au moins une vingtaine de fois par année des éclairs, venant de je ne sais où, me montrent les liens profonds et normalement invisibles dans la grisaille quotidienne entre les humains et les animaux. Les écologistes, par exemple, je les ai toujours vus comme des vers de terre. À cause de leur amour de la terre et de leur consistance, je crois. Rien de bien original. Vraiment rien d'original ou de personnel : je serais même porté à penser que ces éclairs sont envoyés par un Jupiter quelconque pour nous montrer une vérité transcendante (comme disent les philosophes) et vraie pour tous. Dernièrement, quand le maire de Montréal est intervenu contre les terrains vagues et les stationnements qui font ressembler la ville à une « ville bombardée » en disant qu'il faut bâtir de nouveaux édifices, je me suis demandé pourquoi il n'y avait pas d'interventions massives des vers de terre. Je me serais attendu à ce qu'ils prennent la parole (en tant que vers de terre symboliques) pour proposer que les terrains vagues et les stationnements soient transformés en jardins et qu'ils commencent à digérer la terre de ces lieux sinistrés pour la préparer pour les plantations de printemps. Rien. Ils n'ont rien fait. Il faut dire que les vers de terre font tellement de travail de terrain qu'ils (les chanceux !) n'ont pas le temps de suivre les débats montréalais.

Je suis conscient qu'on ne peut pas leur demander de voler très haut, mais il y a des limites à la bassesse. Dans le « cas » des coupes à blanc aussi les vers de terre m'ont déçu. Je les ai

trouvés un peu trop liés à des intérêts terrestres. Ils ont fait tout un baratin contre les compagnies qui coupent nos beaux et verts bois pour en faire du blanc papier et ils n'ont rien dit contre les coupes à blanc des aisselles des femmes qui défigurent le paysage humain depuis au moins un demi-siècle.

En attendant l'éclair qui montrera les humains-aigles qui sauront penser (comme disent les philosophes) les poils des aisselles, j'aurais un bon sujet de doctorat en psychologie alternative : *Étude des impacts sur les personnes atteintes de la maladie d'Arbeit de la coupe à blanc des aisselles dans l'écosystème nord-américain du début du XXI^e siècle*. (12 % des hommes habitant les villes de plus de 100 000 habitants sont atteints par des formes plus ou moins graves d'*Arbeit*, et ils perçoivent le corps des femmes comme un simple support pour quatre zones pilifères).

Dans *L'ode au divin vacher* de Jayaveda, Krishna « vacille », excité par la transpiration dont les membres de la vachère sont trempés. Note explicative dans la traduction de Dominique Wohlschlag : « La transpiration ou la sueur amoureuse dont il est question ici (...) n'a pas pour les Hindous la même connotation désagréable que pour le lecteur occidental. » Non seulement pour les Hindous. Pour les lecteurs que les aisselles polies horripilent, aussi.

La peine de mort.

Il viole sa fille dès qu'elle a neuf ans, pendant neuf ans. À dix-huit ans elle abandonne la maison paternelle. Elle tombe enceinte et revient chez ses parents avec son fils. Le grand-père sodomise le bébé qui meurt avec l'estomac perforé.

Personne n'a vu, ou voulu voir ce dont cette bête était incapable.

Si je pouvais, je le mettrais dans un tonneau, les mains liées derrière le dos et de la merde jusqu'aux menton. Pour qu'il ne meure pas de faim— je suis contre la peine de mort et c'est dommage — midi et soir, je jetterais des croûtons dans la merde blette et le matin, je le réveillerais avec un long jet d'urine fraîche

Indignation et merde.

Je sais que les pamplemousses¹⁸ affadissent tout ce qu'ils touchent. Je sais que cette capacité est leur *essence*, s'ils en ont une. Je sais tout cela, mais mon optimisme féal me joue toujours de mauvais tours, surtout quand il se ligue à un angélisme, qu'un christianisme sournois, a

¹⁸ Journalistes ronds qui rendent ronds même les piquants des porcs-épics.

installé dans tous les trous de mon moi (et dieu sait si j'en ai¹⁹ !) : « T'exagère » me dit, mon optimisme sincère, « ...les pamplemousses aussi ont une mère... tâche de trouver le bon côté... sois charmant... ne te ferme pas comme une huître... fais un effort, Noël est aux portes... ».

Je l'achète. Je ne l'achète pas. Je l'achète. Je ne l'achète pas. Je l'ai acheté, le dernier hors-série du *Nouvel Obs*, dont le titre, pour quelqu'un qui croit qu'une juste colère est le sel de la terre, était plus qu'alléchant²⁰ : *Indignations, les scandales de notre temps*.

J'ai lu l'éditorial en montant vers le cimetière (je tiens à ajouter ce détail, car le cimetière, jusqu'à aujourd'hui, était le seul lieu où j'étais incapable de m'indigner). Je n'en croyais pas mes œufs ! J'ai vu, de mes propres creux et, je vous le jure, je n'avais pas bu de qalqataq depuis au moins une heure, j'ai vu, je vous le jure, le sel se dessaler. J'ai vu ce que dieu seul, s'il avait la malchance d'exister, pourrait réaliser : libérer la matière du principe de non-contradiction et transformer ainsi une chose en son opposé tout en la gardant telle quelle. Pour reprendre mon calme, je me retournai vers la mer mais je ne vis que l'église apprêtée pour Noël. Décidément, ce n'était pas ma journée car la pensée du mythe d'un Dieu qui se fit homme que le pâle pasteur venu du Sud employa pour transformer mes ancêtres ours en brebis me tortilla les entrailles ce qui est souvent le signe avant-coureur de toute autre chose que la paix des idées, mère de bonace. Oui, le pamplemousse en chef (Laurent Mayet) s'est fait homme pour dessaler le sel. Si on avait encore la force que les Juifs eurent il y a deux mille ans, on ferait de Mayet le Dieu des navets, mais, inutile de rêver : nous devons nous contenter de lui donner le prix Nobel de la fadeur pour son éditorial où il écrit avoir redécouvert « les vertus de l'indignation » avec une mollesse et une pauvreté d'idées et d'émotions qui ferait sursauter même un vieux limaçon. Il fallait s'attendre à ça, je suis un vrai con ! un pamplemousse qui parle de l'indignation est comme un phoque qui fait tout un baratin sur la beauté de la forêt brésilienne ou une danseuse à 10 qui discourt de sa pudicité²¹. Bush, je t'en pris, laisse ce pauvre Ben tranquille, envoie tes marines en France faire du jus de pamplemousse ! J'exagère. Un peu. J'ai quand même le droit de m'indigner du manque

¹⁹ Des trous.

²⁰ Ikalkatta dit que, comme les célèbres mouches, je me laisse toujours attraper par un décolleté un peu osé en première page d'un magazine. Ce qui est bien normal pour quelqu'un qui est né en Terre de Baffin où les seins étaient cachés même au lit et où les mots étaient trop attachés à la langue pour pouvoir s'envoyer en l'air. De son point de vue elle a sans doute raison, mais elle aurait encore plus raison si elle disait qu'il y a des mots auxquels je suis incapable d'échapper, comme « indignation », par exemple. Surtout en sachant que pendant des années j'ai écrit des *Horresco* pour un gang d'intellectuels montréalais.

²¹ Pudicité et non pudeur !

d'indignation du général en chef de l'armée des indignés. Si j'étais un jeune poète je fonderais ma maison d'édition pour publier le poème de l'indignation qui débiterait ainsi :

Nouvel Observateur

Tous emmerdeurs

Mayet Laurent

Pas de piment

Solstice d'hiver

Quel calvaire

Gilbert Bécaud

Pas un cadeau

Génial ! Ne trouvez-vous pas qu'il y a un mélange de Dante (la rime), de Lorca (le rythme), de Hölderlin (la folie), d'Eliot (la synthèse), de Pound (l'érudition), de Montale (la force), de Michaux (le souffle), de Ginsberg (la narration) et de Pessoa (le vide) ?

Maintenant que je me suis apaisé, je vais essayer d'analyser, sans agressivité, cet éditorial de merde. Pardon. De faire une exégèse tranquille de ce texte fondateur de la pamplemoussitude. Avant tout, six mots sur le ton : il n'y en a pas. Impossible ? Je vous le jure, il a un ton sans ton. Croyez-moi, je ne blaguais pas quand j'écrivais qu'il mériterait le Nobel. Il est capable de tout, dans son incapacité généralisée. Et les idées ? Il n'y en a pas. Je m'explique. Les idées, même les plus floues, même les plus pauvres, même celles qui sont si molles qu'elles s'adaptent à toutes les catastrophes — celles qui ont tellement de succès de nos jours, pour nous entendre — ont une certaine consistance qui peut ressembler à de la rigidité. La consistance des idées de l'éditorial est celle de la mélasse. Il y a la bave des idées. Même pas ça !

- T'es pas en train d'analyser !
- Je m'excuse.
- T'es en train de cracher comme une vieille gaupe !
- Promis ! Je me pamplemousse, un peu.

Tout débute, comment en douter ? le 11 septembre²². *Notre effroi a été porté à son comble par ces images apocalyptiques*. Notre ? de qui ? des journalistes ? des lecteurs ? des spectateurs ? Je n'aime vraiment pas ce « notre » qui m'oblige, dès le départ, à me sentir dans le sac à merde du « nous ». Je n'aime pas l'effroi non plus, avec sa connotation de peur passagère. Je préfère carrément « peur » : elle est moins littéraire et moins hypocrite, au moins on sait à quoi s'en tenir. On sait qu'elle se transforme facilement en un mécanisme de manipulation. « Apocalyptique » je l'aime encore moins parce qu'il me renvoie aux bandes dessinées de saint Jean et à une fin du monde trop kitsch à mon goût. Indépendamment du choix des mots, le mouvement de la phrase est celui du raconter satisfait d'un vieux penseur à cigare. Ce qui s'appelle tourner les pages avec un tourne-vis. *Pareille tragédie impose aux consciences une sorte de deuil qui se traduit par le silence accablé ou par le ressassement obsessionnel*. Est-ce la tragédie qui impose à la conscience ou est-ce la conscience des journalistes qui sécrète l'effroi pour imposer aux lecteurs leur non-vision du monde ? Cette tragédie, qui n'en est pas une, sinon à cause de la présence du chœur bête des médias, m'est imposé et le seul deuil est celui des gens qui ont perdu ceux qu'ils pensaient aimer. Le deuil ne se transmet pas, la rage, par contre, oui, mais pour la transmettre, il faut avoir un fond solide qui puisse la soutenir, il faut de l'utérus, mon cher Laurent Le Mangepique. Il faut vouloir changer et monde. *La puissance de l'image n'y est pas pour rien. Elle nous investit avec tant de force qu'elle nous aliène, nous empêchant pour un temps de mettre notre esprit en mouvement*. Nous aliène ? Veut-il dire « elle nous rend fous » ou « perdre » ? Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que l'image fait exactement le contraire : elle donne trop de mouvement à l'esprit ce qui, éventuellement, n'est-ce pas Mayet ? l'empêche de se poser sur les premières branches de la réflexion pour zinzinuler comme une fauvette. *La réalité — ou, comme on dit dans notre métier, l'actualité — n'est plus ici médiatisable*. Voilà le « nous » que je cherchais. Nous, les journalistes. Probablement cet article s'adresse aux journalistes, c'est-à-dire à tous ceux qui, ayant eu la chance de s'asseoir pendant quelques années dans des salles de classes, ont appris à faire des tâches sur des écrans d'ordinateur. « Médiatiser la réalité », c'est quoi ça ? Du n'importe caca. *Elle [la réalité] nous arraisonne*. J'imagine qu'il parle toujours des journalistes, au sens large du terme, parce que les autres ne s'opposent pas à la réalité pour la décrire ou la déformer : ils se déforment en la vivant, ce qui n'a rien à voir avec l'arraisonnement, il a plutôt quelque chose à voir avec le raisonnement. Le fond (gros mot !)

²² 11 septembre 2001. Cette précision est importante pour ne pas obliger les exégètes des années 3000 — quand l'incident des tours aura la même résonance que, pour nous, la prise de Ab-el-Kader par Jean le Porc — à rendre la lecture des Annales illisibles pour la multitude de commentaires.

de l'article insiste sur cette énormité qui nous écrase sans jamais se demander si tout cela n'est pas un effet d'hypermédiatisation, pour reprendre son expression et en lui donnant un sens moins philosophique. *Ce drame nous a ouvert ce que les philosophes appelle l'expérience du mal.* À court d'idée, il fait appel à ses grands-cousins. Et là il nous cite son grand cousin Etienne Borne (ou Borné ?) : *Le mal fait le monde coupable et dès lors nous somme tous coupables d'être au monde.* Quoi faire après de telles inepties ? Fermer le magazine. C'est ce que j'ai fait.

PS.

Pour être sincère, je dois ajouter qu'ayant eu un besoin impérieux (presque impérial) de faire... j'ai employé la page de l'éditorial pour me nettoyer et en me serrant la ceinture je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un coup d'œil à la merde où j'ai lu *nous avons pressenti la présence de l'irréparable et de l'éternellement ineffaçable.*

PAP.

Même la volonté des hommes inflexibles a des fissures que l'âge n'arrange pas. Ma fissure à moi, c'est la psy. Dès qu'on commence à dire des inepsy, mon cerveau brise les amarres. J'ai beau crier, lui faire des chantages affectifs, l'implorer, lui promettre les meilleurs livres de l'année, lui dire qu'on s'en ira aux îles Marquises... rien à faire. Il est parti. Il ne me reste qu'à l'attendre en somnolant dans mon kayak. Avant la tombée de la nuit, il va revenir. Il est toujours revenu.

Mais cette fois la nuit est tombée et il n'est pas rentré. Elle est tombée encore et encore... trois, quatre, cinq fois. J'ai arrêté de compter. J'ai arrêté d'attendre. Je le croyais perdu à jamais, échoué dans quelque hôpital psychiatrique de la Côte Est. Un matin, j'étais en train de dégraisser un vieux phoque, tranquille, sans aucune pensée (le côté positif d'un cerveau qui s'en va, c'est qu'on ne pense plus²³) quand j'entends le clapotis d'une idée familière. Je me tourne. C'était lui. Je lui souris. Il ne me sourit pas. Il a l'air dur, comme quand il est profondément blessé. Il s'assoit à côté, il prend son *puuttajuq*²⁴ et coupe en fines lamelles les yeux du phoque. Je lui souris. Il me regarde d'un air paternaliste et puis le lobe gauche se

²³ On ne pense plus avec le cerveau, bien sûr, même si, comme la majorité des gens, on continue à penser avec son cul, ses pieds et ses coudes.

²⁴ Couteau pointu avec le manche en os de baleine.

soulage : j'ai passé un mois d'enfer à cause de mes amis montréalais²⁵. Je n'aurais jamais imaginé qu'ils auraient été témoins d'une telle catastrophe sans intervenir. Ils sont désormais incapables d'un regard lucide sur le monde. Attuq sujungajuq ivaniq qilalugaq²⁶ ! Complètement renfermés dans l'enclos d'un pseudo-engagement, ils déblatèrent sur la mondialisation, ils perdent leur temps en commentant des livres de cul stupides, ils se chicanent pour des articles insipides de Conjonctures... ils vivent leur vie tranquille et ils ferment les yeux devant le monstre qui a choisi Montréal comme lieu de prédilection. Ils n'ont même pas l'excuse de l'ignorance ! S'ils ne le savaient pas, ça passe encore, mais non : ils savent qu'il est là mais ils trouvent mille excuses pour ne pas voir. Des faux aveugles au cul qui fait tif taf ! tous nés au dimanche. Si au moins ils me laissaient tranquille ! Mais, non. C'est la petite qui m'envoie l'article de La Presse « Sachant qu'à Pond tu ne lis pas les journaux je t'envoie un article qui devrait t'allumer. Ne te fâche pas trop. C'est la vie ! » C'est la vie ? Oui, c'est la vie. C'est toujours la vie. L'holocauste aussi, c'était la vie. Mais moi je refuse d'accepter une certaine vie, même si c'est la vie. Un jour on se demandera comment il a été possible qu'en 2001 des personnes intelligentes, sensibles, cultivées... aient vécu au milieu de tels événements sans intervenir. Les historiens trouveront des excuses (la lutte à la mondialisation, le renfermement sur soi, la pauvreté culturelle...), les éternelles excuses qui justifient toutes les catastrophes ; on aura droit aux analyses qui justifient ceux qui, ayant les yeux dans le cul, ne voient pas droit devant. Que les intellectuels ne comprennent pas, au fond, ne me fait ni chaud ni froid, mais que mes meilleurs amis soient à tel point insensibles... Ce qui se passe à Montréal est tellement grave qu'en comparaison les tragédies afghane, algérienne ou rwandaise ne sont que de petits accidents de l'histoire : le prix à payer pour les horreurs de nos ancêtres.

Arrête !

J'aimerais bien arrêter, mais ce n'est pas possible. Ce qui se passe est tellement grave que si « j'arrête » je perds mon équilibre et je me défais dans le mysticisme et la folie. Quand je leur ai annoncé que j'allais fonder le groupe armé PAP (Partisans Anti Psy), ils m'ont traité de fou sans penser, les pauvres, que de la même manière, en 1933, les Allemands ne voyaient pas la tragédie venir. J'ai cherché d'autres alliés dans les milieux défavorisés, parmi les étudiants

²⁵ Ivan, Napoléon, Franzisca, Laurence, Véronique, Alexandre, Gaston, Nicole... J'en veux un peu moins à Thierry car lui est honnête, il a le courage de dire qu'il n'a rien contre les psy mais les autres de la bande... surtout ce faux-cul d'Ivan qui fait semblant d'être contre mais qui ne rêve que de prendre leur place, sans parler de Véronique qui avait une occasion en or d'envoyer chier son lâche de mec ou Alexandre qui parle de révolution mais veut être l'employée modèle chez Gallimard et préfère les Molson aux Molotov.

²⁶ Baleine aux gros seins sales. Transformation iketnukienne du juron traditionnel : pitsasivug iminngatuq nuliarniq qilalugaq (Baise la vulve dentée de la baleine).

en philosophie et ceux en médecine ; j'ai cherché dans les bars branchés, au Tam-Tam et chez les Dominicains ; j'ai écrit à Ducharme, à Michaud et à Josée Blanchette...mai je suis resté seul. Fondateur et seul membre du PAP. En dernier ressort, je leur avais montré la photo du grand couillon en chef de la nouvelle branche psy, celle qui m'a mis en boules : Aide psychologique sans frontières. Je m'étais dit qu'il aurait suffi d'un coup d'œil à sa tête de tortionnaire et à ses mains de prêtre malfamé pour qu'ils s'inscrivent au PAP. Non. Ils sont contre la violence, eux. On n'a pas le droit de tuer, qu'ils disent. Si on cible bien nos psy, il n'est pas nécessaire d'en tuer beaucoup, une centaine suffit pour les faire chier dans leur froc et pour qu'ils se précipitent à la susception des ordres. Qu'est-ce que cent morts, même mille, par rapport aux centaines de millions que feront les psy ? Je dois admettre, comme m'a dit Gaston, que je suis un peu raciste et que des Occidentaux perdent toute résistance à la souffrance entre les mots des psys, je n'en ai rien à branler, par contre quand on veut porter la psy au-delà des frontières alors, je vois rouge. Qu'on exploite économiquement le Tiers Monde ça donne envie de... mais que l'impérialisme psy occidental crée une filiale « sans frontière » à Montréal et que, comme premier objectif, il se propose d'aider les Afghans, ça non. Comme s'il n'y avait pas assez de merde dans ce pays chéri des dieux ! Pas contents d'avoir enlevé toutes les défenses contre la souffrance chez les petits bourgeois occidentaux, ils veulent faire devenir légumes les derniers animaux humains. Je me retranche à Pond, mais je vous jure que si un psy met ses griffes en terre de Baffin... Après cette tirade il s'endormit. Il dut faire de terribles cauchemars car il grinçait des dents et il répétait continuellement « je ne veux plus vous voir ».

Force

« La force, c'est ce qui fait de quiconque lui est soumis une chose » (S. Weil, *L'Illiade ou le poème de la force*). Dieu doit être infiniment bon s'il permet à ses brebis de proférer de telles âneries. À moins qu'il soit infiniment rusé et qu'il emploie les énormités pour faire tomber les niais dans un piège à cons. Comme la majorité des journalistes, par exemple. Je sais qu'il est trop facile de prendre une phrase d'une brave dame et de la citer hors contexte. Je sais aussi qu'il est un peu lâche d'écrire des textes indignés sur des articles du *Devoir* ou que dire de la page *Idées* qu'elle n'est qu'une vitrine où l'on montre son beau vide cérébral ça ne sert à rien. Qu'ironiser autour les pauvres articles de Baillargeon, Truffaut ou Galipeau ça ne mène nulle part, c'est clair. Je sais tout cela, et pourtant il y a des moments où je ne résiste pas, comme en lisant l'article « Les produits sans OGM frappés de censure » de Silvia Galipeau paru dans *Le Devoir* du 18 août. Qu'est-ce qu'il a de spécial, cet article ? Certainement pas le bon ton

critique qui masque des idées reçues entrelardées avec des non-idées — ça c'est la règle pour *Le Devoir*. Probablement parce que notre Galipette provinciale défend les faibles contre les gros méchants (ce qui est louable) de manière piteuse (ce qui donne envie d'être du côté des méchants surtout quand on sait que les petits rusés — les davids, pour nous entendre — finissent toujours par gagner contre le gros et épais Goliath) et que je venais de lire la phrase de S. Weil. Elle nous dit que le « représentant des produits naturels et organiques est outré ». C'est bien, c'est le type d'information dont nous avons besoin, nous, les « assoiffés d'information », comme elle dit. Monsieur Michael Theodor est outré ! Pourquoi ? Simple, parce que les supermarchés masquent les étiquettes des petits producteurs naturels qui informent les consommateurs que leurs produits sont sans OMG. Notre David d'OMG lutte pour notre santé (qui équivaut à notre bonheur) parce qu'il a reçu un mandat de Dieu, je suppose.

- Quel Dieu ?
- Du Dieu Intérêt.
- Mais n'est-ce pas le même Dieu qui guide les grands producteurs ?
- Oui, c'est bien le même.
- Et ce Dieu-là fait lutter entre eux ses fidèles ?
- Oui, il les fait s'entredéchirer.
- S'entredéchirer ?
- C'est une manière de dire, ils ne s'entredéchirent pas « réellement », ils luttent pour leur portion de marché et ils sont outrés quand les concurrents s'opposent.
- Sur le marché, il n'y a donc pas des bons et des méchants mais seulement des gros et des petits ?
- Oui. Et les petits pour grossir feraient n'importe quoi, même s'outrer.

Même soustraire, surtout soustraire.

Jeunesse.

Les journalistes du *Nouvel Obs*, jeans serrés, cheveux courts, pas de ventre, plus ou moins gais, anti-mondialisation, une touche d'anarchisme, ne veulent pas vieillir. Les voilà donc qui proposent un dossier *Rester jeune*, un dossier sur comment « Réparer l'outrage des ans » qui selon eux est « Le plus vieux rêve de l'homme... et l'obsession de la femme ». Ils nous le disent en gros caractères « la vieillesse et la décrépitude, ne sont plus des fatalités ». Vous pensez qu'ils sont ironiques ? et bien non. Pas du tout. Un conseil aux nouveaux observateurs : allez lire *Les particules élémentaires*. Allez-vous rincer le cerveau.

Prévenir. Toujours nos pamplemousses du N.O. : « Avant tout prévenir (...) pour garder un cœur de jeune homme il faut surveiller les principaux facteurs de risque : obésité, diabète, hypertension artérielle, stress, sédentarité, alcool, tabac » Prévenir. Prévenez. Prévenez messieurs. Venez avant. Venez avant quoi ? Je ne vous le dis pas, vieux cons ! Aller lire *Les particules élémentaires*. Allez vous faire foutre !

Apocope. **Obs.** Observateur, obscène, obscur, obsédant, obsèques, obséquieux, obsessif, obsolescent, obsolète, obstacle, obstiné, obstruant, Je n'aime pas les apocopes mais dans le cas du Nouvel obs je dois admettre qu'il y a quelque chose qui me titille. Oui vieux pamplemousses du Nouvel obséquieux. Allez lire Ducharme. Allez rester jaunes.

Prévenir encore, Pourquoi ne prévient-on pas ? Simple : « L'ignorance, l'inconscience et le manque de courage politique sont responsables ! » Ou, manque de court âge (sans liaison je vous en prie !) parmi les politiciens. Les liaisons réservez-les pour d'autres choses. Plus dangereuses. Allez lire *Les particules élémentaires*. Allez vous inculâger !

Côloniser. Encore eux : « La coloscopie, examen indispensable mais inconfortable de l'intérieur du côlon... » Inconfortable ? pas pour les enculés du Nouvel Obstrué. Pas pour eux, qui rêvent d'une caméra géante sur la bitte de Jospin. Pas pour eux. Allez lire le Coran. Allez-vous faire talibaner.

Armes à fous.

Comme d'habitude *Le Devoir* ne nous épargne pas les lieux communs les plus insipides : « Les armes à feu constituent l'outil le plus dangereux de tous les temps ». Pourquoi ne pas parler des armes à fous ? Des vrais fous, bien sûr. Ceux qui sévissent dans les écoles et qu'on appelle professeurs, ce qui siègent oisifs dans les parlements, ceux qui croient diriger des entreprises et se font diriger pas l'argent, ceux qui ricanent à l'ombre de dieu. Tous ceux qu'on nomme « responsables ». Tous ceux qui croient être responsables.

Probabilités.

Il semble que si vous vous promenez en France vous risquez de tomber sur un raciste toutes les cinq rencontres. Ayant parlé à beaucoup d'Arabes et de Noirs ayant vécu en France, je croyais que c'était pire. Mais, avez-vous déjà pensé que quand vous vous baladez au Québec, un adulte sur cinquante risque d'être un enseignant ? Quelle horreur !

Saleté.

En ces jours-ci Montréal est sale. Que dis-je, sale ? Non, elle est sordide, mesquine, infâme et vile. Plus encore, elle est affreuse, indécente, infâme, elle est... il faudrait inventer de nouveaux mots pour donner une petite idée de cette ville de merde au début du printemps.

Montréal est montréalaise, voilà !

Elle n'est pas une ville sale comme peut l'être Naples, Bogota ou Fez, elle est moralement sale, comme peut l'être... comme aucun humain ne peut l'être.

Quand déplacera-t-on les étiquettes morales du dos des hommes aux villes ?

La morale humaine est morte, vive la moralité vilaine²⁷ !

De place des Arts à la rue Duluth j'ai dégueulé trois fois. À la troisième, au coin de Laval et Roy, une petite dame blonde et souriante :

— Ça ne va pas monsieur ?

— Non.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Libérez-moi de cette ville.

— Excusez...

— Libérez-moi de cette ville et libérez-vous de ce sourire. Ce n'est pas le temps pour les sourires. Avez-vous perdu votre nez ?

Elle s'en va en marmonnant « il est fou ». Pauvre petite dame blonde souriante qui ne sait pas que c'est elle la folle. Elle qui se promène dans cette ville de merde, comme si elle était dans une ville normale.

Aujourd'hui j'aimerais mieux être un néphron pyélique plutôt qu'un humain parmi ces canailles de maisons qui chient leur malheur dans les ruelles putrides.

Saddam, un monstre sanguinaire ?

Bush, un con mortifère ?

Mais regardez votre ville, Montréalais de merde !

Elle est même pire que de Villepin !

²⁷ Encore une note étymologie, c'est la semaine ! Vilain provient de « *villanus* » celui qui habite la « *villa* » (ferme ou maison de campagne au sens premier, même si déjà à l'époque de Cicéron on parlait de *villa rustica* et *villa urbana*) et ville — pas tellement dur à deviner — de *villa* aussi. Donc une moralité vilaine est une moralité de ville avec une certaine connotation de laideur, comment le nier ? Par contre une « ville vile », n'est pas un pléonasme même pas du point de vue étymologique (« vile » provient de *vilis* — *cheap* comme on dit en bon français — et non de *villa*).

Épuisement professionnel

Selon l'Assemblée nationale, l'épuisement professionnel, universellement connu comme « burn-out », peut être reconnu comme une maladie professionnelle,.

Facile d'imaginer un dialogue entre un représentant du patronat et un syndicaliste. Je vais transcrire seulement quelques échanges « scientifiques ».

Patronat : Il est impossible de se défendre contre les tricheries. N'importe qui peut simuler un épuisement, mais, même dans le cas d'un « vrai » épuisement les causes sont souvent très éloignées du monde du travail. Les conditions familiales, les rapports avec les amies et les amants, etc. pèsent bien plus que toute charge de travail. Même le DSM 5 ne le reconnaît pas

Syndicat : Oui mais le ICD 10 le reconnaît.

Patronat : Non. Lisez Wikipédia où il est écrit noir sur blanc que le burn-out « n'est pas reconnu comme un trouble à part entière dans les classifications nosologiques internationales de référence comme l'ICD-10 ou le DSM 5 ».

Syndicat : Wikipedia est faite pour vous qui n'avez pas la capacité d'approfondir et vous vous contentez de survoler des articles. Le burn-out est reconnu avec le code Z73.0 de l'ICD 10

Patronat : Je ne lis pas que Wikipédia et vous ne vous en êtes certainement pas aperçus, mais le groupe Z73 concerne les « Difficultés liées à l'orientation de son mode de vie » et exclue les « difficultés liées aux conditions socio-économiques et psychosociales. » Donc une maladie professionnelle, par définition, est liée aux conditions socio-économiques. N'est-ce pas ?

...

Il s'agit d'un dialogue entre enculeurs de mouches. Inutile de continuer. Je vais, moi qui ai toujours préféré les bipèdes, même moches, aux mouches, terminer avec ma courte vérité: « Dès qu'on crée une maladie on trouve les malades ».

Porno.

« La pornographie est l'exhibition et la mise en scène de corps ou de parties de corps dans l'exercice d'actes sexuels, principalement en vue de produire une excitation d'un tiers spectateur²⁸. » Principalement pour être vendue. La correction n'est pas anodine La très

²⁸ Citation tirée du numéro 15 de la revue *Cité*.

grande majorité des livres, photos ou films porno répond à une exigence économique de certains groupes de personnes et emploie l'excitation, potentielle, d'un tiers groupe de spectateur comme levier. L'observation que, dans notre société, cela s'applique à tous les produits des activités humaines et que donc il est inutile de le souligner ne me semble pas acceptable lorsque l'on a un dossier titré « politique de la pornographie »

Ils se remplissent la bouche d'éthique, les vieux cons.

Ils parlent de porno comme on parle de la transsubstantiation, les vieux cons.

Ils veulent retourner vers le point qui a créé les conditions pour l'entrée massive de la pornographie dans le quotidien, les vieux cons.

En arrière, vers notre jeunesse.

Ils disent que notre société est décadente et nihiliste, les vieux cons (ils ont toujours les mêmes deux ou trois mots à la bouche, les vieux cons).

Ils n'ont plus de dents, les vieux cons.

Quel monde ! Où allons-nous ? Mariage gay ?

Ils disent qu'il n'y a plus d'éthique, les vieux cons.

Ils s'installent à poupe du vaisseau du monde et prêchent, les vieux cons.

Ils veulent arrêter le temps, les vieux cons.

Nous ne voulons pas de ce monde.

Attendez, vieux cons, la vieille à la faux s'en vient.

Prenez le gouvernail et arrêtez de faire les enfants capricieux, vieux cons.

On n'a plus la force.

Fermez-la donc, vieux cons.

Je suis sûr qu'un jour pas très lointain, dans une université assez proche, on introduira des cours de pornoéthique.

La jeune fille.

Hannah m'a passé *Premiers matériaux pour une théorie de la Jeune-Fille*²⁹. Impossible de le finir. Qui, sinon des vieux pédés pisse-foi et à l'esprit en bec-de-corbin peut dégoïser des discours aigris et sans tête ni cul ? Des vieilles Jeunes-Filles qui écrivent sur les jeunes filles.

²⁹ Tiqqun, *Premiers matériaux pour une théorie de la Jeune-Fille*, Mille et une nuits 2001.

Langue à papa.

Je n'ai pas vu la publicité contre l'inceste parue dans *Le Monde* et qui a provoqué un tollé parmi les lecteurs. Il s'agit d'une boîte de poupées Barbie contenant « *une vraie langue de papa* » qui « *bouge quand on la touche* ». Cette publicité devrait sensibiliser des lecteurs adultes au fait que « *72 % des infractions sexuelles sont perpétrées dans le cercle familial* ». Un psychologue, thérapeute familial, attaque le journal en écrivant que « *vous n'avez aucune idée de la complexité des relations intrafamiliales et de ce qu'une telle parution peut engendrer dans des familles fragilisées et déstructurées [ni des] fausses déclarations, faux souvenirs, dénonciations calomnieuses* ». Si je ne me trompe pas les faux souvenirs sont ceux des enfants qui ne sont pas censé lire *Le Monde* (à moins d'avoir été violés culturellement). Donc cette publicité n'engendrera pas de faux souvenirs.

Elle engendre par contre de faux débats entre les vierges effarouchées qui s'élèvent contre cette attaque à l'image du père et les publicitaires qui s'accrochent à la liberté d'expression des entreprises qui les payent.

Au Monde, où l'hypocrisie ne craint pas d'être en première ligne, pour se défendre, on écrit que la publicité « *transmise par informatique est arrivée directement à la fabrication, et la rédaction en chef n'en a eu connaissance qu'au dernier moment, alors qu'elle était déjà en page* ». On est donc du côté des vierges en reconnaissant que cette publicité n'aurait pas dû passer et du côté des cons en accusant l'informatique de contourner la réduction en chef.

Retour.

Je suis revenu hier à Montréal, après quatre mois d'absence. Je ne m'attendais pas de retrouver une ville

sale et blafarde comme si on était en avril. Ils disent qu'il a neigé très peu. Ça doit être pour ça que papiers, merde, matelas et seaux s'entassent dans les ruelles comme le gras de phoques, chez nous, en juin.. À bien y penser, je me fous de la propreté de la ville : il suffit que je ne sois pas obligé à zigzaguer au milieu des étrons comme dans la ville merdeuse (jadis *ville lumière*) ; par contre, je me fous moins de la merde écrite. Aujourd'hui j'ai fait ma premier lecture du *Devoir* après quatre mois et... et quelle envie... d'engueuler Ivan et Véronique qui n'ont ni le bon goût ni le sens de l'hospitalité pour interrompre l'abonnement à ce papier de merdographes quand j'habite chez eux. Ouais... On ne demande pas à des petits bourgeois occidentaux d'avoir notre sens de l'hospitalité !

Revenons à nos phoques. À la page B-7, à la page culturelle. Ça vaut la peine de la regarder en détail. Elle est divisée en trois parties : la partie supérieure contient deux articles, celle au milieu l'horaire de la télé et la partie inférieure est remplie d'avis légaux. Le responsable de la mise en page, probablement pour ne pas trop détonner de l'ineptie ambiante, n'a pas eu le courage de mettre en haut les avis et de réserver le bas de la page aux articles. Pour qu'il renverse l'ordre, il aurait suffi qu'il se demandât combien d'articles de gens, bien plus à l'aise avec un clavier qu'Odile Tremblay, il aurait fallu pour donner la même quantité d'information de ce petit carré.

J'avise par la présente Samuel Laroussi Ben Hamida que Sylvie Beauchemin, en sa qualité de mère, domiciliée dans le district de Montréal, présentera au Directeur de l'état civil une demande pour changer le nom de Antony, William, Jacques, Ben Hamida en celui de Antony, William, Jacques, Ben Beauchemin.

Heidegger a écrit 609 pages (dans l'édition Gallimard) sur le *Sophiste* de Platon. Si je suivais sa méthode de « familiariser avec des concepts » que l'on connaît « comme allant de soi. », sur ce carré, je pourrais en écrire 6009. Mais, même si mon livre risquerait d'être plus intéressant que celui de Heid, je ne le ferais pas parce qu'il a trop de livre profonds et intelligents qui font des théories sur le monde en partant de crottins d'âmes. Seulement quelques mots, pour ne pas perdre la forme : dans le carré on trouve un concentré de la problématique de la société québécoise (et non seulement) : les rapports entre les femmes québécoises et les immigrants, les rapports des francophones aux anglos, des Occidentaux aux Arabes, des humains aux noms, des bureaucrates au pouvoir, de la société à la religion — le fait que le « D » majuscule, qui à notre époque abandonne souvent « ieu », ce soit mis en tête de « irecteur », n'est certainement pas anodin et c'est moins lié à l'effondrement de l'importance de Dieu qu'à la longueur du signifiant³⁰. Ça suffit pour la partie d'en bas.

À propos de la partie centrale je dirais seulement que les commentaires de Paul Cochon sont fort intéressants. Vraiment fort ! — je prends la liberté de changer la graphie du nom car, faisant partie de la minorité qui croit que *Nomina sunt consequentia rerumn*, je suis sûr que

³⁰ Voilà une démonstration sans failles de l'inexistence de Dieu. La longueur des mots étant très importante (plus ils occupent de temps dans l'élocution et plus ils en enlèvent aux autres mots), si Dieu existait, étant donné qu'il est tout puissant, il se serait donné un nom très long. Puisque son nom est court (dans toutes les langues et, parfois, il est même imprononçable, comme en hébreu) il s'en suit qu'ou bien Dieu n'est pas omnipuissant (et donc il n'est pas Dieu) ou bien il n'existe pas. C.Q.F.D.

« Cauchon » est une erreur de frappe ou que, un jour quelconque, un Cochon quelconque a fait une demande en bonnet de forme pour changer le « Cochons » en « Cauchons ». À propos d'une émission qui se titre TABOU, par exemple, il écrit, avec une concision assez rare de nos jours : *Drame psychologique fort*. Je me demande s'il ne voulait pas dire Drame fort psychologique.

Quelques mots sur la partie du haut. Il y a un article de 560 mots titré *La politique québécoise du livre déçoit*. Pourquoi déçoit-elle ? Dans le chapeau la réponse : *231 millions de dollars plus tard, le niveau de lecture est toujours en baisse*. Qui déçoit-elle ? Surtout la ministre Diane Lemieux qui espère faire mieux (et penser qu'il y a des cons qui croient qu'on n'est pas notre nom !) Il faut lire, lire, lire, lire et fréquenter les cimetières des mots... Mais pourquoi ? Essayons, comme dit Heid, de réfléchir sur ces concepts qui semblent aller de soi. Essayons de le faire en attendant que mes hôtes se lèvent. Et si la baisse de la lecture était un indice de la hausse, que sais-je ? de la réflexion, de l'action, de l'amour ou du plaisir ? Diane Lemieux dirait qu'il est impossible car la lecture est « une habileté de base indispensable dans une économie du savoir. » Et si c'était la lecture qui nous a drainés dans l'enfer de l'économie du savoir ? Et s'il fallait prendre des mesures radicales et favoriser, je ne dis pas pour toujours, mais au moins pour deux ou trois millénaires la non-lecture et se réjouir de toutes les baisses de lecture ?

Il est huit heures et ils se lèvent.

Maladie mentale

La maladie mentale, selon ce que rapporte Isabelle Paré dans *Le Devoir* du 21 novembre dernier, « touche environ un individu sur quatre au cours de sa vie » et les médecins de famille « ne parviennent pas à déceler la maladie chez 50 % à 75 % des patients ». Heureusement qu'il y a un questionnaire, « composé de 25 questions très précises », qui permet de dépister ces maladies dans 88 % des cas. Ce questionnaire, qui a déjà permis de trouver « deux millions de patients souffrant de troubles mentaux » aux États-Unis, est disponible au Canada depuis mars 1995. L'article souligne aussi que beaucoup de troubles physiques sont reliés à des « troubles de l'humeur³¹ » et que la dépression, maladie mentale par excellence, touche environ 12 % des femmes, et 5 % des hommes, au cours de leur vie.

En bon fils d'une civilisation fille de la science, je doute de ce type de démarche fondée sur un questionnaire. En effet, si les statistiques ne sont pas des opinions, un médecin

³¹ Nous croyons, contrairement à Madame Paré, qu'il s'agit de trouble de l'humeur plutôt que de l'humeur.

sur quatre souffre de troubles mentaux et pourrait donc interpréter les résultats de façon troublante. De plus, étant donné que la maladie mentale semble ne pas être très fidèle et faire souvent des aller retour à partir d'un même cerveau, il paraît impossible de savoir si, au moment du test, elle n'est pas, par hasard, couchée sur les synapses du médecin. Il suffit de faire passer le test au médecin avant le patient, me direz-vous. Oui, mais qui m'assure que, entre la fin du premier test et le début du second, cette pute de maladie mentale ne s'est pas accouplée avec le mauvais individu ?

En bon mâle, sensible aux femmes, j'ose penser que, si 12 % des représentantes du *vrai* sexe fort et seulement 5 % des hommes (avec un h minuscule) sont « touchées par la dépression », il y a quelque chose qui ne va pas dans notre société ou dans la manière d'en parler, ou dans les deux. Et si, mes pauvres hommes, la majorité des dépressions ne relevait pas de la maladie, mais était le symptôme d'une très grande santé intellectuelle ?

Il est certain que LE formulaire permettra de déceler un nombre très élevé de maladies mentales et ainsi un nombre toujours croissant de psy pourra continuer à soigner les bien nantis au lieu d'itinérer avec des clochards qui, eux, parfois, ont des vrais troubles mais dont l'inconscient, malheureusement, n'est pas structuré comme l'argent.

Nuremberg

Toujours dans *Le Devoir*, Jocelyn Coulon termine un article qui plaide pour un châtement des crimes contre l'humanité (Bosnie et Rwanda) avec une phrase du meilleur vide journalistique : « À moins d'un miracle, la justice de Nuremberg n'aura peut-être été qu'un bref moment d'euphorie ». Peut-on être euphorique après la condamnation à mort d'un individu, quels que soient ses crimes, à moins de nageoter dans un petit sadisme petit bourgeois ? Faut-il avoir inventé la poudre pour comprendre que quand on condamne un être humain, on condamne une partie de soi ? Même le brave Hemingway le savait ! Quand même ! Que la justice des vainqueurs soit, mais que notre retenue lui enlève un peu d'arrogance !

Partout, dans les tribunaux, traînent des saupoudroirs bourrés de vengeance et de ressentiment. Et, les avocats, les juges, les victimes et les bourreaux, presque sans le vouloir, assaisonnent sans cesse le ragoût de la justice en le rendant ainsi immangeable.

L'euphorie, mon cher Coulon, ce sera pour après. Pour ces longs moments encore lointains, où l'on n'aura plus besoin d'un petit coup de justice pour être euphorique.

Libérations syndicales

Les libérations syndicales sont suspendues par la ville de Montréal tant que la grève des heures supplémentaires se poursuit chez les cols bleus. À une époque où l'on se bouscule pour entrer dans le « monde du travail », il est plaisant de voir circuler l'expression *libération syndicale*, qui indique que le monde du travail pourrait être vu simplement comme une prison.

Ceux qui rongent leur râtelier (et ils sont toujours plus nombreux) pensent que cette prison est quand même assez agréable : elle permet de manger trois fois par jour, de ramasser le pognon pour acheter un char et même d'aller en vacances. Et ils ont raison.

Ceux qui sont entrés dans cette prison (ou dans ce monde) défendent leurs privilèges éphémères et pensent qu'ils ont travaillé, étudié, lutté, en somme, souffert pour avoir tout (! ?) cela. Et ils ont un peu moins raison que les premiers.

Ceux qui tirent toujours plus de profits de ce monde (ou de cette prison) pensent que c'est la vie et que tous, dans notre démocratie, ont les mêmes possibilités. Qu'il suffit de se débrouiller, d'avoir envie de faire. Et ils ont un peu moins raison que les deuxièmes.

Oui, ils ont raison si les lois économiques fixées par le dieu marché sont immuables; si la productivité, la compétition, la performance sont des buts et pas des moyens. Ils ont tort, complètement tort, si le développement technique nous permet d'organiser différemment le travail; de lui donner toujours moins d'importance; de le considérer comme une prison, comme au bon vieux temps, et de se bousculer pour en sortir (comme beaucoup de petits futés l'ont toujours fait !). Ils ont tort si cette objectivité des lois économique n'est qu'une propagande d'économistes en mal de pensée, de comptables morveux et des lèche-cul invétérés des médias.

Les géhennes du XX^e siècle arboraient un *Arbeit Macht frei* que les cryptocommunistes partageaient et dont nos idéologues ne peuvent se débarrasser. Pourquoi, au lieu de suivre comme des moutons, ne pas faire plus de confiance à notre cerveau ? Si on le laissait libre de travailler (sic !), il nous montrerait, peut-être, qu'on peut vivre sans ce genre de prisons.

Les cadres d'Hydro-Québec se mordent la queue

Premier acte ou du mauvais goût

En août, Hydro-Québec dépense 141 000 \$ pour une réception au musée des Beaux-arts en l'honneur de son p-d-g sortant. Que, dans un moment de crise des finances de l'État et de

restrictions budgétaires internes, notre pourvoyeur de lumière gaspille 141 000 \$ pour un gala est de très mauvais goût. Que ce mauvais goût cherche des lettres de noblesse dans un musée, avec un orchestre de chambre et de la colorature est extrêmement kitsch. Mais, c'est tout (et bien sûr assez !).

Deuxième acte ou du moralisme

Au début de décembre *The Gazette* rend l'affaire publique. Une occasion en or pour les fédéralistes d'attaquer le fleuron du Québec : « Et après ça, vous avez le courage de dire que vous seriez capables de gérer un État ? »; et pour les néo-libéraux de reparler de privatisation : « Dans une entreprise privée des choses pareilles n'arriveraient pas ». Ce qui démontre bien que la morale, surtout quand elle se targue d'être pure et désintéressée, est au service d'intérêts très particuliers.

Troisième acte ou de l'hypocrisie :

Fin décembre, le p-d-g actuel d'Hydro-Québec reconnaît l'erreur et fait appel « à la solidarité des cadres » pour qu'ils remboursent 100 000 \$³². Le porte-parole d'Hydro, Guy Versailles, déclare que « des normes seront édictées pour encadrer ce genre d'événements ». M. Versailles, vous avez devant vous une tâche herculéenne, car il ne s'agit pas d'encadrer des événements mais d'encadrer les cadres, ce qui équivaut à se mordre la queue. À propos de queue, quand vous déclarâtes que « de toute évidence, le musée des Beaux-arts n'était pas le bon endroit pour tenir ce type de réception », vous ne pensiez pas à un bar « hard », comme alternative possible, n'est-ce pas ? Vous pensiez, bien sûr, à des postes (électriques et pas de police) ou à des centrales (électriques et pas syndicales) !

Au parterre ou la fin de l'enthousiasme

Dans les couloirs d'Hydro les commentaires prospèrent comme le pissenlit en juin. Des touffes de cynisme : « Ça a toujours été comme ça et ça continuera. Hydro n'est qu'une vache à lait ». Des bouquets de sagesse : « C'est la nature humaine. Il faut voir le positif aussi : on a donné du travail au personnel du MBA, à des artistes, à des serveurs, etc. » Des cépées d'impuissance : « Moi, j'y ai renoncé depuis longtemps. Je ne veux pas gâcher ma vie pour Hydro. »

³²Pas 100 000 chacun !

Sur une autre scène ou, ne pas vendre la peau de l'ours...

Nous étions très fiers quand l'IREQ (le centre de recherche d'Hydro) et M4 (une de ses nombreuses filiales) présentèrent un prototype de la voiture électrique « du siècle ». Malheureusement, il s'agissait d'un prototype et un prototype est comme... un petit enfant : il est impossible de savoir ce qu'il deviendra. Mais, comme pour un enfant, il est certain que si on ne le suit pas avec amour et fermeté, il n'arrête pas de se casser la figure.

Autour de l'auto électrique les querelles, ravivées par une gestion qui divise pour nuire, règnent. M. Versailles (le même, déguisé cette fois en sergent des pompiers) reconnaît qu'il y a eu « des expressions de divergences sérieuses ». Notez la finesse et la diplomatie dignes d'un seigneur de la cour de Versailles³³, imbibé de philosophie post-moderne : il dit qu'il existe des « expressions de divergence » mais il n'ose pas induire qu'il existe bel et bien des divergences. On tomberait dans un simplisme digne d'électriciens ou d'ouvriers d'entretien, qui, *sancta simplicitas*, croient qu'il existe autre chose que les expressions, autre chose que des mots (par exemple, les maux) ! Si même à Hydro on ne croit plus au principe d'induction, où allons nous ? Un retour des chandelles ?

Hors scène ou le clou n'y est pas

Il faut vraiment être soupe au lait pour se laisser indigner par le vaudeville du festin : ce p-d-g faisant appel à la solidarité et ce porte-parole aux paroles légères sont si *cute*. Pauvres petits, ils doivent se prendre terriblement au sérieux. Par contre, il faut être cynique comme une potence pour ne pas s'indigner de ce qui se passe sur le circuit de l'auto du siècle.

Depuis des années le même sociodrame se répète : les chercheurs ont des difficultés à comprendre les coûts d'ingénierie et de production; les gestionnaires ne comprennent pas les besoins des chercheurs; à la moindre difficulté, on restructure; ceux qui gèrent le travail n'ont pas grande confiance en ceux qui le font; ceux qui font le travail n'ont aucune confiance en ceux qui le gèrent,... toutes choses connues.

Alors pourquoi s'indigner ?

³³ Trop facile ?

Parce que trop de gestionnaires travaillent avec acharnement au démantèlement d'Hydro-Québec : ils favorisent de manière flagrante les entreprises privées et disent ensuite que ce sont les privés qui savent travailler; ils créent des rapports antagonistes entre les équipes internes, puis ils crient à l'anarchie; ils font développer des produits à l'intérieur et ils en font cadeau à des entreprises externes; ils calculent les coûts comme des épiciers et ils s'étonnent du manque de programmation; etc.

Parce que trop d'hyènes, masquées en chiens de bergers, attendent que la vache soit un peu plus fatiguée pour la déchiqueter.

Le plateau indépendant

Sur Ron Irwin et la question de la partition du Québec

Les médias et les politiciens québécois devraient se faire rembourser le ticket pour le vaudeville sur l'intégrité territoriale qu'ils ont accepté avec trop de légèreté. Il faut arrêter de faire de la publicité aux anthropoïdes d'Ottawa qui, pour faire chier dans leur froc une partie des québécois, iraient jusqu'à prôner une plus grande justice sociale. Un certain Ron Irwin, plume au cul, sautille autour du totem de la bourse de Montréal, en sommant Lucien Bouchard de dire comment il fera pour retenir « des gens, des nations, des régions qui ne sont pas d'accord ». Le crétin, comment fera-t-il pour retenir le Québec ? Par l'armée ? Les menaces sont plus démocratiques que les référendums, chers amis fédéralistes, n'est-ce pas ?

Montréal autonome ? Oui, bien sûr. Et le *plateau* autonome dans un Montréal autonome ? Oui, bien sûr (avec un pont aérien pour ravitailler la pharmacie Jean Coutu de la rue Mont-royal). Et pourtant, l'idée des villes autonomes est si intéressante ! Mais, ces foutus fédéralistes purs et durs sont en train de l'empoisonner. Il faudra, après la première partie du spectacle financé par Ottawa, lancer d'autres idées pour saper les fondements des discours toujours plus noirs tenus sur les autonomies possibles. Il faudra attaquer au lieu que se défendre.

Flat Tax chez les cow-boys

Sur une proposition de politique fiscale d'un des candidats républicains aux États-Unis

Il ne faut jamais attendre des politiciens qu'ils aient des idées trop novatrices, surtout s'ils ont hérité d'une grande fortune et qu'ils magouillent au pays des cow-boys. Mais, de la part du

jeune Forbes on aurait pu s'attendre à autre chose qu'à cette *flat tax*, « 17 % pour tout le monde », si reaganienne dans sa simplicité. Cette imposition égalitaire (sic !) devrait favoriser les investissements, car, que voulez-vous que les riches fassent, avec leur fric, sinon investir ? Et les investissements créeront de nouveaux postes de travail qui permettront aux pauvres de s'enrichir et donc d'investir à leur tour, et... ainsi soit-il. Il aurait fallu seulement un brin d'intelligence politique en plus pour proposer quelque chose de bien plus efficace et démocratique : des impôts inversement proportionnels au revenu pour pousser les fainéants à travailler toujours plus. C'eut été pourtant si simple : pas d'impôts pour des revenus supérieurs à 100 000 \$ par année et, de 100 000 \$ à 0 %, un taux progressif de 1 % à 100 % De cette manière quelqu'un qui gagne 80 000 (un prof. d'université par exemple) serait imposé à 20 % ce qui fait 16 000 \$ d'impôt, exactement comme une secrétaire qui gagne 20 000 \$ et qui serait imposée à 80 %. Le prof pourrait investir quelques vingt ou trente mille \$ dans une compagnie qui fabrique des jarretelles et la secrétaire avec sa fille de 12 ans pourrait y travailler 60 heures par semaine (avec un escompte pour les jarretelles, de la fille, bien sûr). Plus de justice que cela, on crève !

Un nouveau pingouin au biodôme

Démission de Jean Roy du poste de secrétaire de Vision Montréal.

On ne demande pas à un maire d'avoir inventé la poudre. Néanmoins M. Bourque, le maire de Montréal, est si peu inventif que.... Le secrétaire du comité exécutif des ophtalmologistes³⁴, Jean Roy vient de se faire enlever une cataracte. Toute de suite après l'opération, ayant récupéré une vision normale, il a démissionné ayant vu que : « ..tant à Ottawa qu'à Québec, notre maire a fait piètre figure en ne maîtrisant pas ses dossiers ». Il était temps, monsieur Roy ! Quel culot ce Walt Disney en mineur : « Le jour où ils me diront “ on ne veut plus de vous ”, alors je retournerai chez moi ». Chez vous, c'est le biodôme, n'est-ce pas ? Oui, retournez-y, comme... pingouin.

Voyous³⁵

À l'enterrement de la famille El Tomi (une mère et ses trois filles assassinées présumément par le père).

Lors des funérailles des victimes du quadruple meurtre de Longueuil du mois de janvier des jeunes sèment la pagaille après que des journalistes aient semé la merde en mettant au centre

³⁴Vision Montréal.

³⁵La presse du 28 janvier 1996

de la scène la religion de l'homicide lors des premières informations. Voici un morceau qui fera certainement partie des classiques du journalisme pour le cours JOU 7172 (Autodéfense et articles tendancieux) : « ...un groupe d'une vingtaine d'adolescents... ont d'abord tenté de s'interposer entre les journalistes et les cercueils qui étaient déposés dans les corbillards, un peu à la façon des Hells Angels... L'image n'est d'ailleurs pas trop forte : plusieurs de ces jeunes avaient d'abord pris soin de se cacher le visage avec des cagoules... Par la suite, ils ont commencé à menacer les cameramen et les photographes qui filmaient la scène, avant de se mettre à en bousculer quelques-uns en les insultant et en leur ordonnant de quitter les lieux. La foule semblait dépassée par les événements et par la violence que ces jeunes n'arrivaient plus à contenir. Finalement, la police a dû intervenir. Aucune arrestation n'a été effectuée, les journalistes préférant ne pas porter plainte ». Et si la rage de ces jeunes n'était qu'un cri contre l'exploitation de la souffrance d'autrui ? Contre la spectacularisation ? On dit que la jeunesse est passive, sans idéaux, et puis, quand elle bouge pour autre chose qu'un chanteur rock, on commence la lapidation. Une bousculade ? Mais, que voulez-vous qu'ils fassent ? Une table ronde à la télé ? Un essai sur la phénoménologie du vide ? Mais, les images restent.

Ces jeunes ne réussissaient plus à contenir la violence douceuse des journalistes ? Ils manquaient d'expérience et de cynisme, mais c'est bien ça la jeunesse — de tout temps. « Les journalistes n'ont pas porté plainte » : il n'y a pas de quoi se vanter.

Internet et la censure

Que, dans une société fondée sur la consommation, le sexe et ses acolytes fassent vendre ne devrait plus scandaliser. Puisque le sexe est la plus grande source de plaisir, il serait inhumain de ne pas succomber à sa fascination, même quand il est platement au service d'autres intérêts. Que, parmi les informations qui circulent sur Internet, il y en ait bon nombre qui soient plus ou moins érotiques ou pornographiques, c'est encore plus normal: parmi les présumées perversions sexuelles, le voyeurisme et son pendant, l'exhibitionnisme, ont toujours tenu le haut du pavé. C'est pour cela que ceux qui prônent la censure de la pornographie ne sont jamais en manque d'exemples effrayants. Un des derniers: un site Internet, où les parents montraient des images de leur petite fille avec le sexe cloué à une table. Difficile, dans ce cas, de ne pas avoir envie de hacher finement père et mère pour les mettre dans une boîte d'aliments pour chiens. Profondément idiot de dire, comme le font les *censuristes*, qu'Internet, en montrant de pareilles images, pousse les «esprits malades» à une sorte d'émulation. Les humains, qui n'ont pas attendu Internet pour inventer l'ininventable, trouvent toujours les voies de l'émulation: en bien comme en mal.

La censure est une bête trop mdrée pour la laisser entre les mains du crétinisme d'État. Elle est trop assoiffée de pouvoir pour rester tranquille à sa place. Elle est trop lascive pour ne pas procréer à des rythmes effrayants des bébés censures incontrôlables. Censurons la censure!

Tuer un policier

Dans une société *démocratique*, demander qu'on érige un monument à tous ceux qui tuent des policiers est, sans aucun doute, un peu exagéré. Dans cette même société, condamner celui qui tue un policier à des peines plus dures que celui qui tue un citoyen quelconque est, sans aucun doute, inadmissible. Et pourtant, c'est cela qui se passe dans nos démocraties occidentales. Quand on touche à l'État, on est confronté à des réactions que, d'habitude, l'on considère propres à des pays sous-développés ou régis par une dictature.

Un individu qui choisit d'être policier connaît les dangers de son métier et, d'un certain point de vue, librement, choisit de mettre sa vie en danger pour protéger celle des autres — quand ce n'est pas, tout simplement, pour protéger leurs richesses. Un État qui est vraiment une structure permettant à des personnes de vivre ensemble le plus paisiblement possible (comme ils disent) et pas comme un agglomérat d'intérêts particuliers (comme nous, nous dirions) devrait considérer que le sacrifice de ses représentants officiels (policiers et hommes politiques) est une chose tout à fait normale. Il devrait être beaucoup moins grave d'attaquer «l'abstraction» des représentants de l'abstraction Étatique que «l'abstraction» des personnes concrètes: les citoyens. Mais, c'est exactement le contraire que l'on connaît. Est-ce que, par hasard, l'État ne serait pas une structure facilitant la vie en communauté?

Monsieur Bouchard, peut-on rêver que, dans le nouvel État québécois, les peines sanctionnant la violence à des policiers soient beaucoup moins lourdes que celle qui puniront la violence faite aux simples citoyens?

Clinton, l'art abstrait et les motos

Je venais de sortir du musée Guggenheim à New-York où j'avais sacré comme un charretier contre des peintres, soi-disant abstraits, qui défendent avec des mots usés des oeuvres sans intérêts, quand une frêle policière me bloqua au coin de la 66^e rue et Park avenue. Quatre rangées de quatre motos, formant un carré parfait, enfourchées par quatre gorilles bien rasés et sans sourire, précédaient trois autos noires qui elles mêmes précédaient un autre carré plus que parfait. Un tableau parfaitement abstrait. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'une

publicité pour l'exposition du Guggenheim: un cortège, partant du sommet de la spirale du musée, avançait par inertie dans la ville.

Mais non. Il s'agissait d'une publicité pour l'ONU et les États-Unis. Dans la deuxième auto s'exposaient les yeux microscopiques et le sourire bête du premier citoyen américain. Aucun cri, aucune bombe anarchiste. Parfait. Le pouvoir, de toutes façons, est à Wall street, au moins une soixantaine de rues plus au sud.

Lévesque, *Le Devoir*, le sabotage et le voleur de vestons

Robert Lévesque ornait *Le Devoir* de son intelligence, de sa plume et de sa méchanceté: trois qualités qui vont très bien ensemble. Il est parti sans nous dire pourquoi et, surtout, sans que la direction ne fasse mention de rien. Tout en sachant très bien que des relations de cause à effet sont facilement à faire quand tout se passe en un laps de temps aussi court, j'ai osé rêver que Robert Lévesque était le «saboteur» du *Devoir* et qu'à cause de cela on l'ait invité à partir. Si c'était vrai, quel article vitriolique il pourrait rédiger! Je vous en prie, Monsieur Lévesque, avant de passer à *La Presse*, écrivez quelque chose pour *Temps fou*: nous aimons les gens de votre intelligence, même et surtout quand ils sabotent avec grâce.

J'ai commencé à aimer le Québec à la folie quand un ministre vola un veston dans un grand magasin. Si Robert Lévesque était le saboteur, la passion reviendrait, plus forte que jamais.

(fin de mois)

Le Québec aura sa bombe atomique

Nos journalistes et nos politiciens indépendantistes s'insurgent (en paroles!) contre le gouvernement d'Ottawa qui se refuse à financer le réacteur de l'IREQ. Seulement de la mauvaise foi? Pourquoi le Canada devrait-il financer son autodestruction? Qui ne sait pas que le Parti québécois a mis à la tête d'Hydro-Québec un de ses hommes les plus fidèles à cause de la centrale nucléaire de Gentilly? Il est clair que le Québec n'a aucun besoin d'une centrale nucléaire, alors pourquoi, au lieu de couper sur les cafés, la direction d'Hydro-Québec ne se débarrasse-t-elle pas des frais énormes de sa centrale nucléaire³⁶? Parce que la centrale de Gentilly et le réacteur de l'IREQ ne sont qu'une couverture pour la préparation de la première bombe atomique québécoise. Le fait que douze ingénieurs d'HQ travaille depuis six mois dans l'entourage de Koutouzov (le responsable des escadrons nucléaires de l'armée rouge de honte de l'Oural) est un élément qui n'a certainement pas échappé aux services secrets de Chrétien. Assez de baratin! Quand le Québec aura sa Bombec, l'indépendance sera un jeu d'enfant.

³⁶ Nous avons écrit " centrale syndicale ". Simple lapsus ?

(J'espère qu'aucun de nos lecteurs n'en informera *The Gazette* car celle-ci pourrait en faire tout un plat.)

P.S.

Cette histoire de bombe atomique relève de la fabulation, mais on peut craindre que des fédéralistes purs et durs, dans leur aveuglement, puissent même en arriver à de telles considérations. Et puis, qui ne sait pas que, sur le registre de la connerie, la réalité dépasse souvent la fiction ? Après les imbécillités sur la partition du Québec on peut s'attendre à n'importe quoi, n'est-ce pas ?

Les recteurs, les professeurs et les étudiants

Nous sommes étonnés de l'importance que les professeurs de l'UQAM donnent à l'élection du nouveau recteur. Croient-ils vraiment qu'un recteur puisse influencer quoi que ce soit dans l'enseignement et la recherche? Ne savent-ils pas que les marges de manœuvre d'un recteur sont infiniment plus petites que celles d'un professeur ? Ignorent-ils que ce qui se passe dans une classe est influencé par les coupures seulement si les professeurs au lieu de se comporter en enseignants agissent comme des bureaucrates ? Que penser d'un corps enseignant qui n'a eu ni la fantaisie ni la force de proposer la seule chose sérieuse que le gouvernement puisse faire par rapport à l'enseignement : effacer les prêts des étudiants à l'aide des coupures dans le financement de l'université ? Quel recteur pourrait s'engager pour la gratuité des études universitaires pour tous les « bons » étudiants n'étant pas fils de riches? Aucun.

Les financiers, les industriels et nous

Depuis quelques années c'est au tour des méchants financiers d'être critiqués. Ils déplacent des millions comme nous changeons la place des crayons sur notre bureau; ils sont contents quand on licencie; ils n'ont aucun respect pour les limites des États, etc. Ils font le bon et le mauvais temps puisqu'ils contrôlent les industries, les médias, les commerces... Ils ont l'argent, quoi! Méchants financiers! (et souvent juifs par-dessus-le-marché, comme dit notre défenseur des minorités, Marlon Brando) Les industriels, non. Eux c'est du sérieux; ils créent des jobs, ils travaillent: ils sont, avec les travailleurs, la partie saine de la société! Sacré besoin d'une culpabilité! Étonnante myopie! Les financiers font ce que le système leur permet ou mieux les force à faire, tout comme les industriels. Tout comme nous? Oui, mais peut-être que nous y sommes un peu plus obligés. Et c'est ce «un peu plus» qui nous aidera à inventer d'autres modes de faire du politique, d'autres modes de fonctionnement.

Livres sur disque optique compact

Terrible. Plusieurs auteurs sur le même disque. Imaginez l'aristocrate Virginia Woolf avec « l'adolescent boutonneux » Joyce? Henry Miller et Sainte Thérèse? Lénine et Bocacce? Quel bordel, quel chaos! Et surtout comme dit *Le Devoir* dans son édition du 10 avril: «plusieurs auteurs se verront dans l'obligation de partager l'assiette des revenus». Terrible !

L'estomac, le cerveau et la colère

Au University College de Londres, une demande de brevet a été déposée pour une molécule qui permettrait «la mise au point d'un médicament capable de leurrer le cerveau en lui faisant croire que l'on a l'estomac plein alors que l'on se serre la ceinture». C'est formidable. Ça réglerait le problème de la famine. On pourra en envoyer en quantité industrielle dans les pays africains, par exemple. Moi, j'espère que quelque chercheur fou, jaloux de cette découverte, invente une molécule qui permettrait la mise au point d'un médicament capable de leurrer le cerveau en lui faisant croire que c'est injuste de ne pas pouvoir manger à sa faim et y injecte une telle colère que nul obstacle ne puisse le bloquer.

Les professeurs de l'UQAM et les coupes des secrétaires

Les professeurs de l'UQAM ont accepté une diminution de salaire de 1%. Un grand signe de maturité. Mais cela ne vient pas sans une critique assez hargneuse du syndicat des employées de bureau (le féminin n'est ni une erreur ni une coquetterie) qui résistent un peu plus à l'appauvrissement. Ces «savants» ne savent certainement pas que les employées gagnent moins que la moitié de leur salaire à eux. Ces forts en justice ont oublié que leur travail donne plus de gratification que celui des secrétaires, sinon ils accepteraient une diminution de leur salaire d'au moins 50% avant d'oser parler de ceux des employées de bureau. J'avais oublié qu'ils disent que leur travail est beaucoup plus important, socialement. C'est ce qu'ils disent.

De presque rien à amiral quatre étoiles à tout à fait rien

Jeremy M. Boorda, chef de la marine des États-Unis, s'est suicidé quand un journaliste du *NewsWeek* a soulevé des doutes sur deux décorations de guerre qu'il affichait si orgueilleusement. Si j'étais un vrai pacifiste, je dirais qu'il faut passer les décorations de la poitrine du général à celle du journaliste qui pourrait, éventuellement, se suicider par sens de la culpabilité. Mais je ne le suis pas. M. Boorda est une parfaite incarnation du rêve démocratique américain : petit fils de pauvres immigrés juifs, il commence comme simple marin et arrive au plus haut degré de la hiérarchie militaire en travaillant durement et en ne comptant que sur ses forces. Le représentant du ministère de la Défense qui, pour défendre sa mémoire, dit qu'il y avait d'autres causes au suicide mérite lui aussi des médailles : une de l'ordre de La Palice pour la découverte qu'un suicide peut avoir de nombreuses causes, et l'autre de l'ordre de l'imbécillité pour ne pas avoir compris que les symboles (dans ce cas, les décorations) peuvent avoir un pouvoir plus grand que l'argent et le sexe réunis (surtout pour un homme qui veut arriver et arrive... au suicide). Ce suicide, surtout si la cause dernière est un péché de vanité, rachète complètement cet amiral quatre étoiles : j'irais jusqu'à dire qu'il lui donne droit à deux énormes décorations *in memoriam*.

Lagerfeld, les banques et le haut

« Il fallait déconstruire par le haut ». N'ayez pas peur ce n'est pas une citation de Derrida. C'est Lagerfeld, un des maîtres à penser de la caste des toujours plus riches, qui nous déverse ces profondes réflexions pour nous expliquer ses chemisiers grand ouverts sur les «pommes de la paix». Oui, si même lui dit ça, il faut vraiment qu'on déconstruise. En commençant par cet énorme appareil étatique qui empêche la libre productivité. Il faut destructurer, il faut enlever cette préhistorique sécurité d'emploi, on doit pouvoir licencier quand quelqu'un ne fait pas l'affaire. Il faut responsabiliser les individus : qu'il sachent que quand une entreprise n'est pas productive, on ferme. Quoi de plus naturel! D'accord. Mais commençons alors par la déconstruction par le haut, comme nous dit le crétin des fentes. Par exemple, pourquoi ne pas commencer la déconstruction par les banques? On pourrait, par exemple, déconstruire les hypothèques des maisons pour ceux qu'on a obligés à sacrifier leur travail sur l'autel de la productivité. Pas de paiement d'hypothèques, pas de paiement d'intérêts jusqu'au prochain travail. (Même chose pour les prêts des étudiants). Je suis sûr qu'il suffirait qu'un homme politique propose cela à nos banquiers pour qu'ils acceptent sans sourciller. Bien plus, ils demanderaient une loi rétroactive pour pouvoir redistribuer toutes les maisons qu'ils ont acquises avec des reprises hypothécaires.

Pourquoi Bell aime la campagne

Bell participe activement à la conférence internationale «Gérer la révolution du savoir» sur les modes de transfert du travail, des villes à la campagne. «La démocratisation de l'accès au savoir est un aspect de la révolution technologique auquel Bell est particulièrement attaché. Dans une économie fondée sur la circulation de l'information, il n'est plus nécessaire désormais que des secteurs entiers de l'activité économique se développent dans les grandes villes. Là où est le savoir, là est la valeur ajoutée.» (*L'économique*, avril 1996) Ce serait quand même un peu trop masochiste pour Bell d'être contraire au développement de nouveaux secteurs loin des grandes villes, vu que c'est sur l'éloignement qui est fondée sa raison d'être. C'est logique aussi que madame et monsieur LeBiensnantis, quand la cinquantaine s'installe dans leur chambre à coucher, décident qu'il est temps d'abandonner la ville et de se retirer à Hudson : c'est tellement plus tranquille, les gens sont souriants, tout le monde te connaît, quand on te rencontre on te dit «Hello!». «Tu sais, chérie, j'aurais sûrement le temps d'écrire mon roman sur ma jeunesse.» Ce qui pourrait être moins logique c'est que leurs enfants aient vraiment envie de s'installer là-bas. Peut-être qu'eux aussi ont besoin, comme leurs parents autrefois, de quelques dizaines d'années dans un lieu plus chaotique que Hudson, où la solitude peut être mieux partagée, où l'ennui est moins vorace. Ils ont, peut-être, comme la majorité des vivants, plus besoin des gens que de la «nature». Peut-être sentent-ils que ce retour à la campagne n'est qu'un repli nostalgique ou une fuite. Ce n'est pas en travaillant pour 8\$ de l'heure, isolés dans une grande maison, devant un ordinateur relié sur internet que la qualité de vie s'améliorera. Impossible, en cette journée ensoleillée, de

commenter «Là où est le savoir, là est la valeur ajoutée», cette ânerie qui clôt un clin d'oeil, ma foi un peu trop intéressé, à la campagne.

Le sexuel

Heureusement qu'il y a une limite au-delà de laquelle notre ticket n'est plus valable. Une limite au-delà de laquelle s'étend le domaine des *vrais* autres, de ceux qu'on ne pourra jamais comprendre, quel que soit l'effort que nous y mettions. Et ceux qui font semblant de comprendre (et donc de respecter) ne font que subrepticement ramener la diversité vers eux : donc ils la détruisent. Il y a une limite au-delà de laquelle on ne comprend pas, c'est tout. C'est la vie. Et l'effort surhumain qu'on doit faire c'est — après l'instant de lucidité qui nous a montré notre incompréhension — d'accepter, de ne pas vouloir entrer en touristes de l'intellect dans la cité interdite.

Notre cerveau a beau créer les réseaux conceptuels les plus parfaits, a beau flâner dans les symboles, il ne réussira jamais à comprendre quoi que ce soit au « sexuel » (le nôtre ou celui des autres). Ni le marteau de l'inconscient, ni les ailes de papillon du mysticisme, ni les coups de génie de la poésie — pour ne pas parler de la raison scientifique — ne peuvent nous faire comprendre le moindre élément de l'immense cité interdite bâtie dans l'enfance de chacun d'entre nous à coup de détails. Les premières années de la vie bâtissent des frontières internes à l'individu imperméables à toute sorte d'attaques. Quand on croit être allé au-delà de la frontière, on est aux prises avec une simple ruse du « sexuel » : il fait reculer momentanément les frontières afin que l'on ne se casse pas trop vite les dents contre la souffrance.

Certes, on peut toujours trouver des explications après coup. Je dirai même qu'on doit (ça fait partir du jeu). On peut toujours gloser sur les causes et les effets : on sera toujours décalé ou en retard ou à côté. Le « sexuel » cours toujours plus vite que le reste; pas beaucoup plus vite, seulement un peu plus, pour nous donner l'illusion qu'on peut le rejoindre.

Si on est toujours en retard, même sur « notre » sexuel, comment peut-on porter des jugements sur le « sexuel » des autres ? Peut-on juger ce bon père de famille qui a violé dix fillettes ? Quoi dire de ce monstre qui s'est fait caresser par une prostituée mineure ? Et, même, quoi induire du dernier rêve que vous avez fait où votre sœur vous lèche pendant qu'un rhinocéros encule votre grand-mère ?

On a besoin de changer de niveau. De descendre au politique, là où l'on peut s'entendre sur la portée et la valeur des tickets. Là où les raisons se font une place à coup de coudes pour établir des limites non plus à la compréhension

mais aux comportements. Mais, là encore, le « sexuel » n'a pas fini de s'imposer et de continuer à donner des ordres à sa servante la raison. C'est pour cela que tout discours moral s'appuyant sur de grands principes entraîne des catastrophes plus grandes que celles qu'il était censé éviter. Plus le « sexuel » nous hisse, plus on est sûrs de retomber dans ses bras toujours prêts à nous ramasser pour nous envoyer au combat jusqu'à ce que mort s'ensuive.

IK écrira contre cette coutume

Louis, « hyène » du Malawi et fier de l'être

Les hyènes du Malawi (4/4). Rencontre avec un « fisi », payé par des familles dans le sud du pays pour « purifier sexuellement » les femmes. Malgré la loi de 2013 qui interdit cette pratique du viol contractualisé.

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/afrique/article/2017/07/26/louis-hyene-depuis-presque-vingt-ans-et-fier-de-l-etre_5165080_3212.html#URdAvxTIzrLcY4Mi.99

Ci sono frasi che fanno male

Ci sono frasi che fanno male, tanto son scialbe. Per esempio: "È bello condividere le idee". San Teodato, patrono dei coglioni, aiutali tu. Fa' lor capire che le idee sono l'unica cosa, in questo piccolo mondo, che non si può condividere (disgraziatamente, anche questa è un'idea!).

Di' loro che possono condividere i figli, i mariti, le amanti, i raggi delle biciclette, le corna delle vacche, l'aids, la casa, le nocchie, i libri, il muco, i peli... ma non le idee. Spiega loro che queste, oziosi lemuri, repono tra i tronfi bipedi, e, per alchimie sconosciute ((se, per caso, un brutto giorno, la formula alchemica verrà scoperta, le idee spariranno dall'universo come i loro celebri antenati dinosauri)) si infiltrano in una testa e lì... e lì, se la testa non è vuota (ma, come tutti sanno, non esistono le teste vuote), per continuare a vivere nel chiuso del cranio spilluzzicano o si fanno spiluccare, sbafano o si fanno sbafare, scopano o si fanno scopare dalle idee già installate. Si adattano e si trasformano. Si modificano. Diventano personali. Ma quando quella testolina le risputerà, risputerà semplici scheletri che, pudichi. indosseranno il lemureo lenzuolo per riprendere il loro errare.

Aggiungi, per tranquillizzarli, che l'ideologia, lei sì che si può condividere